

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1^{er} au 10 de chaque mois)
France... Un an, 35 fr. 6 mois, 18 fr. 3 mois, 10 fr.
Étranger... Un an, 70 fr. 6 mois, 35 fr. 3 mois, 20 fr.
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance
à l'ADMINISTRATEUR D'Excelsior
88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
Téléph. : WAGRAM 57-44, 57-45
Adresse télégraph. : EXCEL-PARIS

Le Deutschland arrivera-t-il à bon port ?



LE "DEUTSCHLAND" A BALTIMORE



LE CAPITAINE KOENIG
ET DU DEUTSCHLAND



LE PONT DU SOUS-MARIN

Après bien des hésitations, le sous-marin allemand *Deutschland* vient de quitter Baltimore. On sait que l'entreprise commerciale que nos ennemis tentèrent en faisant traverser l'Océan à cette unité échoua piteusement. Une fois de plus, le bluff germanique n'obtint aucun succès, et la petite cargaison de matières premières que le *Deutschland* va essayer de débarquer en Allemagne n'atténuera pas les précieux effets du blocus. Au surplus, il pourrait bien, en route, lui arriver malheur.

La guerre, le paysan et l'endurance

Le paysan français aura joué un grand rôle dans cette guerre, où toutes les classes et catégories sociales du pays ont si magnifiquement donné. Car les nécessités soudaines de la défense nationale n'ont pas seulement solidarisé la nation : elles l'ont encore hiérarchisée, selon ses aptitudes et ses vertus, et l'on retrouve aisément, dans l'amalgame, les qualités particulières de tel groupe et de tel milieu. Immense et patriotique expérience de psychologie dont les éléments, comme les résultats, sont sous nos yeux... La masse paysanne constitue les fortes et durables assises de la société française. Ses traits principaux se remarquent encore dans la plus grande partie de la bourgeoisie, sortie d'elle et différenciée en trois ou quatre générations, ainsi que dans la noblesse terrienne, aux origines plus lointaines, mais non moins survivantes. Fort peu atteinte et nullement modifiée par les bouleversements politiques de ces cent vingt-cinq dernières années, la masse paysanne a conservé intacts son bon sens, sa ténacité, son endurance.

On a beaucoup dit que la guerre actuelle honnêtait de l'entraînement sportif de nos dernières générations. Sans nier la valeur de la culture physique, je crois qu'elle n'a que de lointains rapports avec les exigences de cette lutte de géants où il s'agit de subir pour résister, d'accepter la faim, la soif, la vermine, la fatigue, le manque de sommeil, les lourds fardeaux, la boue, la pluie, le vent, la poussière, l'absence, la séparation, la fatigue physique et morale, et de transformer, à un moment donné, cette acceptation en élan. Ce caractère d'effort soutenu, d'héroïsme lent, explique l'erreur et l'insuccès des « gendeleitres », plus ou moins lyriques, qui ont voulu le célébrer et le chanter selon les recettes romantiques, où le verbal outrepassait la sensation. Prosateurs et poètes, même bien intentionnés, ont échoué pitoyablement. Ce siège souterrain de trois cents kilomètres ne se prête pas aux métaphores. Le panache y fait l'effet d'un ridicule plumage. L'attendrissement y semble un intrus et y procure une sorte de gêne. Cette guerre dit « va-t'en » aux « m'as-tu-lu ». Elle est une autre forme d'épopée, qui eût déconcerté Hugo lui-même, et je ne vois guère qu'un génie proche de la terre et des paysans, comme Mistral, le poète de *Mireille* et de *Calendal*, pour exprimer, s'il vivait encore, sa beauté contenue, enracinée, douloureuse.

Toute sa vie le paysan endure. La Bruyère l'a dit sauvagement. La Fontaine avec une éloquence sobre et drue : *Quel plaisir a-t-il eu depuis qu'il est au monde ?... Levé dès la prime aube, couché avec la lumière, vêtu, dit la chanson, comme un moulin à vent, nourri, à la « va comme je le pousse », d'une salade, de bulbes d'oignon, de tartines de beurre ou de fromage, de pain, de vin, d'eau, de lait mangés et bus debout ou de biais, mastiqués lentement dans un logis enfumé, privé de viande, sauf une fois par mois ; de chandelle, souvent de linges ; marchant, tirant, peinant, les pieds nus dans des sabots ; accoutumé à se passer d'argent, de soins physiques et de médecin ; parlant peu et ne riant guère, le paysan a porté dans la guerre cette résistance aux besoins et à la nature qui est son lot coutumier. Il ne s'y trouve pas dans des conditions si différentes de sa condition ordinaire, sauf ce risque continu de la mort, auquel il se fait, comme à tout. Regardez-le blessé, sur son lit, à l'hôpital. Il ne se plaint pas, il ne gémit pas, il se laisse opérer sans un cri, sans un geste, avec un regard lucide, néanmoins, qui en dit long sur sa capacité de résistance. S'il faut mourir, il meurt simplement, avec un bref adieu aux siens, à la petite maison, aux animaux, aux travaux des champs. Nul n'a connu le fond de son âme.*

La paysanne est digne de son mari. Elle est l'héroïne de l'arrière. Nul n'aurait prévu que, dans un pays agricole comme la France, la femme suppléerait l'homme pendant deux ans, maintiendrait l'enclos, le vignoble, le défrichement, assèrerait les semailles et la récolte. C'est pourtant ce qui est arrivé.

Parcourez la Beauce, la Touraine, l'Anjou, le Berry, la vallée du Rhône, la Normandie, la Bretagne. Les cultures abandonnées sont rares. Sans doute aperçoit-on, ici et là, des emplacements en proie aux mauvaises herbes ; mais le fait qu'on les remarque témoigne de leur rareté. Cet extraordinaire tour de force a été accompli par les paysannes françaises, qu'on seconde quelques vieillards et des enfants. Quand on les interroge, elles parlent de ce for-

midable labeur et de ce succès comme d'une chose tout à fait naturelle : « Puisque mon homme et mes deux gars étaient partis, fallait bien que je les remplace. » Ainsi l'union sacrée avait-elle pris dans nos villages, dès le début, un caractère d'entraide fort touchant et d'une incontestable grandeur. Des voisins qui se haïssaient ont fauché et semé les uns pour les autres, vendant de concert. Les Capulets rustiques ont donné un coup de main aux Montaignes. Les grand-pères ont oublié leurs querelles. Ainsi, par un dénouement imprévu, la guerre a fait la paix des chaumières.

Ce qu'il a fait pour le salut de la France, le paysan le sait. Il ne lit pas les journaux, mais la guerre est une terrible gazette où paraissent, en caractères de feu et de sang, des nouvelles profondes, intenses, tellement vraies qu'elles en prennent l'air de légendes. Le paysan connaît sa part de collaboration à la résistance et à la victoire. Il ne voyait pas venir le danger, mais le danger ne l'a pas surpris et il l'a affronté d'un cœur intrépide. Il s'est révélé à lui-même. Quand les niais demandent si quelque chose sera changé après la guerre, on peut leur répondre que cela est déjà un rude changement. Douze millions de non-participants, ou de fort peu participants à la vie politique française, ont désormais les yeux ouverts. Nul ne peut prévoir ce qui sortira du puissant réveil de ceux de la glèbe, gens accessibles aux réalités, mais insensibles aux artifices oratoires.

Civique.

Ce que l'on dit

En attendant...

Trop de larmes ont coulé, trop de larmes couleront encore pour qu'on se félicite de voir cette guerre se prolonger. Mais à quelque chose malheur est bon.

Si le succès, un succès suffisant et satisfaisant était venu au bout de quelques mois, nul n'aurait vu, nul n'aurait « réalisé » la force de l'Allemagne, et les Alliés eussent sans doute recommencé, naïvement, d'être victimes de ses procédés commerciaux : l'Angleterre surtout, pour qui le libre-échange est un dogme, eût admis comme par le passé, dès le lendemain de la paix, cette dangereuse et perfide concurrence sur ses marches.

Mais le temps a coulé. Les maux qui n'étaient éprouvés que confusément ont été sentis partout d'une façon aiguë et précise ; et, maintenant, la paix peut arriver : les Allemands ne retrouveront plus en Europe la situation commerciale qu'ils possédaient, et qu'ils espéraient posséder encore.

M. Asquith a déclaré devant la Chambre des Communes que, pour se conformer aux résolutions prises à la Conférence économique des Alliés, les puissances ennemies ne seraient pas admises à bénéficier de la clause de la nation la plus favorisée, ni dans le traité de paix, ni d'aucune façon pendant un certain nombre d'années après la guerre. Il a déclaré également que des mesures étaient prises pour empêcher l'Allemagne de s'assurer des matières premières dans les pays neutres et de renouveler ses stocks immédiatement après la guerre. Et si, a-t-il ajouté, la paix était signée avant qu'un système économique d'après guerre ait été adopté, une période suffisante serait fixée pour qu'on pût conclure ces accords sans qu'une nouvelle période de pénétration allemande fût à craindre.

Mais un député socialiste, M. Hodge, a été plus loin encore : il a demandé que, pour une période de vingt et un ans, l'Angleterre fût fermée aux Allemands.

La machine est en marche, et rien ne l'arrêtera plus.

Pierre Mille.

On a ouvert, à l'Hôtel Drouot, l'exposition des meubles, tableaux, dessins, gravures, etc., dépendant de la succession de feu le vicomte de Saint-Geniès, en littérature Pompon et Richard O'Monroy.

De Saint-Geniès, officier de cavalerie en garnison à Bergerac, était venu un beau jour à Paris, avec l'intention d'y faire éditer un travail sur l'emploi de la mitrailleuse dans la cavalerie.

Un de ses amis, rédacteur au ministère de la Guerre, l'avait adressé à un éditeur militaire, célèbre par sa mauvaise humeur, et qui reçut le jeune vicomte ainsi :

— Mitrailleuses dans la cavalerie, je m'en fiche ! Si vous voulez des mitrailleuses dans la cavalerie et votre cavalerie dans mes éditions, il faut payer...

De Saint-Geniès retourna, navré, chez son ami du ministère, qui l'emmena alors dîner chez Marcelin, le fondateur et le directeur de la *Vie Parisienne*.

— Les mitrailleuses et la *Vie Parisienne*, ça n'a aucun rapport, mais Marcelin a beaucoup de relations et trouvera bien le moyen de faire caser ton étude.

A table, on raconta des anecdotes. De Saint-Geniès, pour sa part, rappela quelques histoires de garnison, pittoresques, spirituelles...

— Mais il faut me donner cela pour la *Vie Parisienne* ! dit Marcelin.

— J'ai une étude intéressante...

— Non, non, pas d'études ! Des contes. Venez me voir demain...

C'est ainsi que le vicomte de Saint-Geniès devint, sous les noms de Pompon et de Richard O'Monroy, l'auteur de tant de romans à succès, critique dramatique du *Gil Blas* et candidat à l'Académie française.

Comme quoi tout mène à la littérature...

Et s'il eût vécu, le pauvre O'Monroy aurait peut-être, la guerre aidant, fait enfin éditer son étude sur l'emploi des mitrailleuses dans la cavalerie...

Sir Roger Casement a donc été pendu. Et la mort s'ensuivit. Nerveux durant qu'il attendait d'être fixé sur son sort, il retrouva immédiatement son calme dès qu'il sut que la sentence était irrévocable. Et même, sa bonne humeur d'Irlandais reprit le dessus.

Il conçoit volontiers à ses gardiens :

— Ce qui est ennuyeux dans cette histoire de pendaison, c'est cette cagoule que l'on vous met sur la tête. Jusqu'ici, je n'avais jamais assisté à cette sorte de cérémonie : pour une fois que cela m'arrive, et que je puis être près de la chose, je risque de n'y rien voir avec ce damné capuchon. Et puis, on ne sait pas qui l'a porté...

Le matin de l'exécution, ses gardiens lui apportèrent un déjeuner confortable, dont le menu comprenait, entre autres choses, de l'irish stew.

— C'est bien gentil de m'offrir, pour ce matin un peu solennel pour moi, de mon plat national. Mais voulez-vous avoir l'obligeance de dire au docteur que j'aimerais lui demander quelque chose... Ah ! bonjour docteur, dites-moi franchement : ne pensez-vous pas qu'il soit dangereux pour moi de manger beaucoup avant le petit exercice que je vais être obligé de prendre ?

Voici un sport très parisien, qui, depuis quelques jours, est une des principales attractions du Paris estival, où il n'y en a plus guère : la cueillette des plumes de paon au Jardin des Plantes.

C'est l'époque où les paons « muent » et perdent les magnifiques plumes de leur queue. Errant en liberté à travers le Muséum, ils sèment derrière eux, avec insouciance, ces trésors, qui gisent au pied des arbres, au tournant des allées, ou sur le toit des cages d'animaux. Tout le quartier Latin est au courant de la chose ; et gamins de la rue Mouffetard, midinettes de la rue Saint-Jacques accourent ramasser ces plumes de lapis, d'or et d'émeraude.

Chasse sans permis ! L'administration du Muséum défend de ramasser les plumes de paon. Chasse mouvementée : un gosse est tombé, avec son trophée, à travers les vitres du toit de la serre ou du palais des serpents. Un garde a attrapé une midinette qui se débat et pousse... des cris de paon. Chasse très bonté !

Les hôtes habituels du Jardin des Plantes — lions et poilus — rient comme de petites folles !

Si l'été est chaud à Paris, il l'est bien davantage à Londres, et les gentlemen qui sont obligés de rester dans l'étuve des rues de la capitale anglaise pour vaquer à leurs affaires ont pris le parti, qui s'est généralisé, de parcourir les rues en manches de chemise, les poignets retroussés au-dessus des coudes, à l'instar des *lommies* en marche.

Le soir, c'est la ruée vers la rivière qui est encombrée et presque entièrement recouverte de milliers et de milliers de *punts*, barques d'acajou à fond plat dans lesquelles est étendue une girl ou une lady, tandis qu'un gentleman ou un soldat du roi manie l'aviron. Tout le long de la berge, en plan air, les riverains ont établi leur salle à manger, et, même, la plupart ont sorti leur piano.

C'est une plage charmante et qui n'existe que là, entre Taplow et Maidenhead.

Avant la guerre, un de nos édiles avait eu l'idée d'aménager ainsi un kilomètre de nos berges.

Les bords fleuris de notre Seine sont des plus beaux au monde, et cette idée mérite qu'on la réalise.

Après la guerre...

Le Veilleur.

Journal d'un neutre

Je ne sais s'il est fortuit ou providentiel que la plupart des fêtes nationales coïncident avec la belle saison. Il faudra que je m'en informe, la première fois que je trouverai sur le chemin de la vie — *cammin di nostra vita*, ainsi que s'exprime Dante au premier vers du premier chant de l'*Inferno* — une personne compétente en cette spécialité.

Quoi qu'elle me doive répondre, je prends l'initiative d'observer qu'après l'indépendance day de l'Amérique au début de juillet, et le 14 juillet français, fête ce même jour comme son nom l'exige, furent célébrés avant la fin du courant la fête nationale belge et, mardi dernier, je le gardais pour la bonne bouche, l'anniversaire de la fondation de la Confédération Helvétique. Il donna lieu, comme chaque année, à des manifestations d'enthousiasme dans tous les cantons. Selon la tradition vénérable, sonnèrent les cloches des églises et furent des feux de joie sur divers sommets de montagnes allumés.

Sans vouloir faire le faraud, je note que l'indépendance day commémore, ainsi que chacun le sait, un événement de la fin du dix-huitième siècle, un plus récent le 14 juillet, et encore plus récent la fête belge. Suisses nous gagnons la course avec notre pacte, qui fut conclu et signé en 1291. Je ne m'en crois pas davantage pour cette ancienneté, mais je la trouve flatteuse. Je préfère aussi la manière suisse d'évoquer ces grandioses souvenirs, plus religieuse que l'américaine, française ou belge. Afin de ne citer que mon exemple, je dirai que je passai toute cette journée de mardi dans le recueillement et la méditation, faite de pouvoir, pour motif de non-résidence, prendre part aux solennités locales, et ouïr le patriotique discours en plein air du Président, M. Camille Decoppet.

Et sur quoi, Schœnzli, porta donc cette méditation? Et sur quoi, je vous prie, méditerait à cette heure d'épreuve un bon Suisse, bon Européen de surcroît, neutre solide, mais homme, à qui rien d'humain n'est étranger? La guerre est de ma pensée le pôle unique. D'autant que s'ouvre l'année troisième des hostilités. Voilà un laps! Et une date climatérique! Et une circonstance pour se dire : « Où en sommes-nous? »

Immuable est mon point de vue : toujours celui de la neutralité! Mais, si les Allemands, après deux années de guerre révolues, sont encore à se demander : « Quels sont les buts de la guerre? » me peut-on dénier, à moi Schœnzli, la licence de me dire après le même temps : « Définis donc un peu voir ta neutralité »?

Je vous fais avec déférence remarquer que cette incertitude des Allemands sur les buts de la guerre est au moins le symptôme de certain désarroi mental. S'il ne savent pas au bout de deux ans pourquoi ils se battent, il y a gros à parier qu'ils ne le sauront jamais. Ils devraient y renoncer. Si c'est qu'ils ont changé de « buts » comme de chemises, alors gairolle est le Boche, et il ne m'intéresse plus.

Toujours avec déférence vous ferais-je remarquer que neutralité n'est pas logée à la même enseigne, et qu'elle peut à bon droit, selon les circonstances, varier du plus au moins, du même à l'autre, et à la limite s'identifier avec son contraire. Plus souple est la neutralité en son essence que même le front autrichien.

Je n'ai pas continué, en ces graves questions, de me fier aux données immédiates et originales de mon esprit. Mon genre est plutôt de m'appuyer sur les documents. Ils ne font pas défaut en l'espèce. Trois furent par moi consultés. Primo, le message du président Poincaré aux armées de la République (pièces annexes : proclamation du généralissime et divers témoignages en l'honneur de la France). Secundo, double proclamation du kaiser (pièces annexes : divers articles de presse allemande, et la proclamation de François-Joseph; mais celle-ci, comme il fallait s'y attendre, sénile et dont je ne fais pas état). Tertio, enfin, l'adresse du gouvernement français aux neutres, relatant les plus récentes atrocités du Hun.

Tant pis pour vous, docteurs d'outre-Rhin qui avez communiqué à Schœnzli votre culture! Ce n'est pas un serpent que vous avez réchauffé dans votre sein; toutefois, peut-il fermer son œil et son oreille? Il sait ce que chez vous parler veut dire et lit entre les lignes d'un texte allemand. Par magnanimité, je n'insiste; mais, à demi-mot, vous êtes bas. Chut!

Pour les textes français, point n'est besoin de lire entre les lignes. Ils sentent la poudre et la victoire. Et avec cela d'un calme! Reste l'adresse aux neutres. Schœnzli se connaît aux documents authentiques. Aussi n'a-t-il ombre de doute : nulle des horreurs ici consignées n'est controuvée ou imaginaire. Ma religion est éclairée.

Je suis ordinairement le précepte *Glissez, mortels, n'appuyez pas* : je n'indiquerai donc pas au lecteur malin, en lui mettant le doigt, de quel côté il se peut que ma neutralité incline; mais je proteste qu'elle fera toujours passer avant son intérêt propre celui de l'éternelle justice. Que si les deux se confondent, elle en profitera, mais elle ne l'aura pas voulu; et comme dit Shakespeare, tout est bien qui finit bien.

P. c. c. :
Abel Hermant.

Les Allemands ne parviennent pas à réparer l'échec subi devant Verdun

L'épuisement de leurs réserves les mène à la défaite

La gravité de l'échec subi par les Allemands devant Verdun se mesure au fur et à mesure de l'effort qu'ils viennent de faire pour le réparer. Depuis jeudi soir, leurs attaques, qui maintenant sont elles-mêmes des contre-attaques, se sont succédées contre toute la ligne de nos nouvelles positions, depuis les pentes de la cote du Poivre, à l'est de Vacherauville, jusqu'à Fleury.

Les attaques contre la cote du Poivre paraissent de la région de Louvemont et tentaient de gravir la pente exposée au nord-ouest de ce dos de terrain. Cette pente assez raide forme cible aux feux des deux artilleries; aussi est-elle depuis longtemps neutralisée, ainsi que l'atteste le nom de *bois franco-boche* donné aux maigres boqueteaux qui la couvrent du côté de la Meuse. Cette fois encore, l'ennemi n'a pu s'y montrer sans être aussitôt décimé par nos tirs et a mis moins de temps à descendre qu'à monter.

Vers l'ouvrage de Thiaumont, les attaques venaient du plateau de Douaumont en suivant la crête où passe la route. Sans aucun autre abri, sur cette crête, que les trous d'obus, elles ont subi de lourdes pertes. Notre riposte a été assez vigoureuse pour nous porter jusqu'à l'ouvrage que nous avons évacué ensuite en ramenant nos prisonniers, pour le reconquérir dans la journée d'hier.

Les attaques contre le village de Fleury étaient dirigées également du nord-est au sud-ouest et trouvaient dans ce qui reste du bois de Vaux des cheminements un peu mieux couverts. C'est pourquoi une partie de ces attaques a pu passer et a pris pied dans la partie méridionale du village, au-dessous de l'église, sans parvenir à nous déloger ni de l'autre partie, ni du ravin qui contourne Fleury au sud, ni de la station qui l'avoisine au sud-est. La lutte se poursuit avec acharnement, et aux dernières nouvelles, après avoir perdu un instant tout le village, nous en avons repris la plus grande partie.

La violence de ces combats ne contredit nullement ce que nous disions hier de l'épuisement des forces allemandes. Nous n'avons jamais prétendu que les Allemands n'eussent encore des troupes, et de bonnes troupes, à nous opposer, aussi bien à Verdun que sur la Somme. L'épuisement dont nous avons parlé est celui des réserves, qui n'empêche pas d'entreprendre des attaques, mais de les alimenter et de les mener à bien. C'est cette sorte d'épuisement qui se fait sentir, en l'une et l'autre région, par

la brièveté des actions et les intervalles de plus en plus longs qui les séparent.

Ayant consommé entièrement ses troupes en réserve, l'Allemagne fera d'abord son possible pour les reconstituer : c'est ainsi qu'on a expédié en toute hâte, des dépôts de l'intérieur, des recrues de la classe 1917 dont la présence a été constatée sur la Somme. Mais ces unités sans cohésion ni préparation suffisante fondront vite au feu de la bataille. Alors les effectifs qui sont en ligne commenceront à diminuer, lentement d'abord, puis de plus en plus vite, parce que leurs pertes constantes ne seront plus réparées. Ce jour n'est pas venu encore, mais il viendra inévitablement, et, quand il viendra, les forces de l'Enlente, loin de baisser, n'auront pas encore atteint leur maximum.

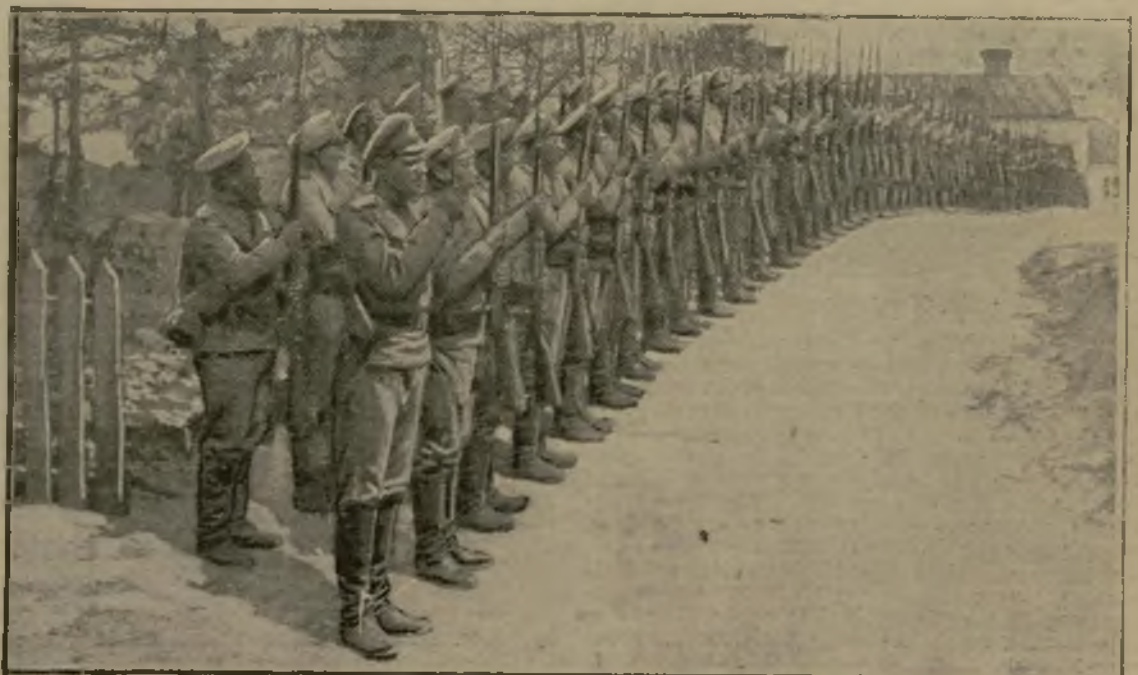
La défaite de l'Allemagne est certaine désormais, quelles que puissent être encore les variations locales du front de combat. Et c'est pour préparer l'opinion à une capitulation éloignée, mais inévitable, que les journaux allemands ont été unanimes à célébrer l'anniversaire de la déclaration de guerre sur le mode mineur, en ne parlant que de la dureté des temps et de l'implacable résolution des ennemis de l'Allemagne.

Au nord de la Somme, les Anglais ont encore fait quelques progrès en des opérations de détail à l'ouest de Pozières, vers Thiepval, ainsi qu'au nord de Bazentin-le-Petit et au nord-ouest du bois Delville, vers le bois des Foureaux. La bataille de la Somme est loin d'être terminée. C'est tout ce qu'il nous est permis d'en dire pour l'instant.

La bataille de Volhynie ne l'est pas davantage, et il est aisé de remarquer qu'après chacune de leurs poussées victorieuses les Russes consacrent quelques jours à la préparation d'un autre effort. Nos alliés ont progressé dans la boucle du Stokhod jusqu'au Stavolz, qui se jette dans le Stokhod, à Gomelitchi, et se sont établis sur la rive gauche de la rivière. Humiliée par ses revers, l'Autriche a consenti à une nouvelle abdication en laissant prendre au maréchal Hindenburg le commandement général des forces austro-allemandes sur le front oriental. Il est douteux qu'avec des armées épuisées par une série de défaites et devant un adversaire habile et bien armé ce vieux guerrier retrouve l'occasion d'un nouveau Tannenberg.

Jean Villars.

En Champagne: les Russes apprennent le succès de notre offensive en Picardie



Depuis le début de l'offensive de Picardie, les succès franco-britanniques sont annoncés aux troupes russes qui occupent un secteur en Champagne. Cette photographie montre un détachement de nos braves alliés présentant les armes pendant la lecture d'un communiqué annonçant un succès de nos troupes devant Péronne.

VERS LA RUPTURE...

L'Italie prend à l'égard de l'Allemagne des mesures de représailles

ROME, 4 août. — Selon le *Messaggero*, le Conseil des ministres a décidé, hier, de punir un décret interdisant à tous les Italiens, même à ceux résidant à l'étranger, de faire des actes de commerce avec les sujets des nations alliées aux ennemis de l'Italie.

Les contrats qui seraient conclus malgré cette interdiction, seraient nuls et les contractants passibles de peines.

Un autre décret donne la faculté au gouvernement de placer sous le contrôle de l'Etat les usines dont le capital appartient en totalité ou en majeure partie à des sujets des Etats ennemis ou alliés aux ennemis. Les sociétés d'assurances seront soumises à un traitement spécial.

Après la dénonciation du traité de commerce avec l'Allemagne, advenue en juillet dernier, la rupture de tous rapports économiques avec l'empire allemand est ainsi accomplie.

Le voyage du "Deutschland"

BALTIMORE, 4 août. — Le *Deutschland*, presque complètement immergé, est sorti, mercredi soir, à 8 h. 30, par le canal situé au sud de la baie de Chesapeake.

Comme le sous-marin a besoin d'environ trente-cinq pieds d'eau, ce canal, large d'un mille trois quarts, était le seul praticable.

Hier après-midi, il n'y avait pas trace du *Deutschland*, et aucun coup de feu ne fut perçu du côté des vaisseaux alliés patrouilleurs. On en conclut que le capitaine König, mettant à profit l'obscurité, a réussi à repartir pour l'Allemagne.

Le croiseur cuirassé *North-Carolina* et les torpilleurs *Drayton* et *Paulding* veillèrent à ce que la neutralité américaine ne fut pas violée par les navires alliés qui croisaient à la limite des eaux territoriales.

Et le « Bremen » ?

Bien que le bruit persiste que le *Bremen* aurait été coulé par un torpilleur anglais, on croit que le départ du *Deutschland* a été différé afin d'ameuser la concentration des navires alliés au large du cap Virginie. De la sorte, le *Bremen* aurait quelque chance d'arriver à New-York ou dans quelque autre port. (*New-York Herald*.)

EN ROUMANIE

Où un germanophile notoire se trouve fort compromis



M. MARGHILOMAN

LONDRES, 4 août. — On télégraphie de Bucarest au *Daily Telegraph* que le journal roumain *Epoca* publie un document sensationnel prouvant l'existence de relations étroites entre M. Marghiloman et le comte Tisza.

Ce document consiste dans le fac-similé d'une lettre adressée par le député autrichien Hruscha à M. Marghiloman et dans laquelle le député autrichien annonce à M. Marghiloman « qu'il avait transmis sa lettre au comte Tisza ».

La lettre déclarait que M. Marghiloman était beaucoup plus que les dieux en faveur de l'Autriche et que M. Marghiloman et le comte Tisza « se préparaient à combattre ensemble l'ennemi commun ».

Cette révélation a causé une sensation énorme. (*Information*.)

La documentation sur la guerre, la plus complète, la plus exacte, est fournie par la collection d'« Excelsior ». Demander conditions spéciales à ses bureaux.

COMMUNIQUÉS OFFICIELS

Du Vendredi 4 août : 733^e jour de la guerre)

15 HEURES.

SUR LA RIVE DROITE DE LA MEUSE, la bataille s'est poursuivie sur LE FRONT THIAUMONT-FLEURY, que les Allemands ont attaqué toute la nuit avec un acharnement extrême. Plusieurs contre-attaques à gros effectifs, prononcées sur nos positions aux abords de L'OUVRAGE DE THIAUMONT, ont été repoussées avec de lourdes pertes pour l'adversaire. Nos troupes sont même parvenues, au cours de la lutte, à enlever l'ouvrage que nous avons ensuite évacué sous la puissance du bombardement, en ramenant quatre-vingts prisonniers faits par nous dans cette action.

DANS LA REGION DE FLEURY, les combats n'ont pas été moins violents. Les Allemands ont multiplié les contre-attaques sur le village, chacune précédée d'une intense préparation d'artillerie. Après plusieurs tentatives infructueuses, ils ont pris pied dans la PARTIE SUD DE FLEURY, où le combat continue, très vif. Tous les efforts pour nous déloger de la station située au sud-est du village se sont brisés contre la résistance de nos troupes. L'ennemi a également attaqué, pendant la nuit, nos nouvelles positions A L'EST DE VACHERAUVILLE. Il n'a réussi qu'à subir des pertes élevées.

DANS LA REGION DE VAUX-CHAPITRE-LE CHENOIS, lutte d'artillerie très active.

DANS LES VOSGES, hier, vers 22 heures, l'ennemi a déclanché sur le saillant de LA CHAPELOTTE une attaque qui a été dispersée avant d'avoir pu aborder nos lignes.

Nuit relativement calme sur le reste du front.

23 HEURES.

SUR LE FRONT DE LA SOMME, notre artillerie a bombardé les organisations ennemies. Un ballon captif allemand, atteint par notre tir, a été détruit près de Ennemain (sud de Péronne).

SUR LA RIVE DROITE DE LA MEUSE, les combats ont continué toute la journée DANS LA REGION THIAUMONT-FLEURY. AU NORD-OUEST ET AU SUD DE L'OUVRAGE DE THIAUMONT, toutes les attaques de l'ennemi, entreprises pour nous déloger des positions conquises, ont été vaines. Non seulement nous avons brisé les efforts de l'adversaire, en lui infligeant des pertes élevées, mais, par un second retour offensif, nos troupes ont réussi à s'emparer, pour la deuxième fois en douze heures, de L'OUVRAGE DE THIAUMONT, qui reste en notre pouvoir malgré plusieurs contre-attaques tentées par l'ennemi.

La lutte s'est également poursuivie avec acharnement DANS LE VILLAGE DE FLEURY. Après avoir évacué tout le village ce matin, à la suite de plusieurs attaques allemandes, notre infanterie, cet après-midi, a enlevé à la baïonnette la majeure partie du village où l'ennemi résiste encore avec énergie. Le nombre des prisonniers valides, faits par nous dans les combats de la journée, dépasse quatre cents.

EN GRECE

M. Venizelos se plaint du ministre de l'Intérieur

ATHÈNES, 5 août. — M. Venizelos a dû prendre position contre le ministre de l'Intérieur M. Charalambis. D'après les indications qui sont venues à la connaissance de M. Venizelos, le ministre de l'Intérieur continuerait à suivre les directions données par l'état-major et n'assurerait pas la sincérité des élections.

Il est à remarquer que depuis la formation du ministère Zaimis sept préfets ont été révoqués, sept autres ont été déplacés et le préfet de Metelin a été invité à donner sa démission.

Ayuntamiento de Madrid

Dans la région VAUX-CHAPITRE-LE CHENOIS, bombardement violent sans action d'infanterie.

LA GUERRE AERIENNE

Dans la nuit du 3 au 4 août, une de nos escadrilles de bombardement a lancé quatre-vingts obus de gros calibre sur la gare de Noyon et sur une fabrique de munitions. Cinquante obus ont été jetés par une autre escadrille sur les gares et les bivouacs ennemis de la région de la Somme.

Dans la nuit du 3 au 4 août, nos escadrilles ont effectué divers bombardements dans la région de VERDUN : trente-deux obus ont été jetés sur la gare de STENAY ; quatre-vingt-trois sur les gares de MONTMEDY et de SEDAN et sur les bivouacs de la région de DAMVILLERS.

Les communiqués britanniques

12 HEURES 30.

Nous avons réalisé une certaine progression, la nuit dernière, à la suite d'une opération soignée A L'OUEST DE POZIERES. D'autres opérations de même nature, AU NORD DE BAZENTIN-LE-PETIT ET AU NORD-OUEST DU BOIS DELVILLE, nous ont permis de faire quelques prisonniers.

La nuit a été marquée par une grande activité de l'artillerie de part et d'autre et en différentes parties du front britannique.

Nous avons détruit, au cours d'un coup de main, un puits de mine A L'EST DE LOOS.

PRES DE LA ROUTE YPRES-COMMINES, nous avons fait exploser dans les lignes allemandes une mine dont nous avons occupé l'entonnoir.

21 HEURES 50.

Journée calme. Dans les tranchées que nous avons enlevées la nuit dernière à l'ouest de POZIERES, nous sommes au contact presque immédiat de l'ennemi et nous pouvons voir en avant de nos lignes un nombre considérable de cadavres allemands. Nous avons fait plus de cent prisonniers.

L'artillerie ennemie a exécuté presque toute la journée des tirs de barrage au sud de POZIERES ; elle a également bombardé toute la partie sud du bois de MAMETZ.

Les Allemands ont fait exploser, près de SAINT-ELOY, une mine dont l'unique résultat a été de bouleverser le réseau de fil de fer ; ils en ont fait sauter une autre près d'AUCHY, au contact d'un entonnoir qui bordait leurs propres lignes ; on peut en conclure que leurs mineurs manquent un peu de sang-froid.

Quatre de nos avions ont rencontré, au cours d'une reconnaissance, sept appareils ennemis. Le combat a duré quarante-cinq minutes. Trois des avions allemands ont été contraints d'atterrir. Deux des nôtres ne sont pas rentrés.

Les Allemands attaqueraient les îles Aland

ZURICH, 4 août. — On mande de Stockholm à la *Nouvelle Gazette de Zurich*, que, selon des bruits qui courent, les Allemands prépareraient une grande action contre les îles Aland.

On a vu une escadre de douze zeppelins se diriger dans la direction de ces îles.

Certains indices permettent de conclure que les Allemands ont l'intention de faire un effort sérieux en vue de détruire le point d'appui que les Russes ont établi sur ce point pour leurs sous-marins et torpilleurs, qui depuis longtemps troublent la navigation dans la mer Baltique.

LE CRIME ALLEMAND

LILLE-LA-JOLIE



La statue de Lille, par Pradier, place de la Concorde

Au milieu de toutes ces hontes, de toutes ces blessures et de tous ces deuils supportés, depuis quatre mois, par les populations de nos chères cités du Nord, il est un mot charmant, un mot de pitié, une épithète exquise et rare, à laquelle — en présence de tant de maux soufferts — je viens sans cesse avec insistance, avec piété. Et c'est ce mot d'Adam de La Halle, le plaisant et vieux trouvère arlésien, qui, dans un de ses chants, avait nommé Lille *Lille-la-Jolie*.

Lille-la-Jolie n'est sans doute pas, en ces temps modernes d'industrie à outrance, de commerce actif et de labeur, le nom qui convient étroitement à une pareille cité. Et, pourtant, Lille — surtout en ce moment que son beau visage douloureux est voilé de larmes et tendu de mépris — avec son ciel fin, sa vieille histoire, ses anciens contes, la parure de son passé, Lille est bien, plus qu'on ne suppose, en dépit du bruit des marteaux, de la fumée des usines, *Lille-la-Jolie*.

Jolie, Lille l'est par la beauté de ses femmes, si courageuses; elle l'est par la séduction légère et blonde de ses jeunes filles dont le bourreau allemand, général von Grœnevitz, s'efforça, mais en vain, à l'aide d'ignobles sévices, d'incliner la grâce et de châtier la fierté. Jolie, Lille l'est par tout ce qui rayonne, à son front enguirlandé des pampres du houblon et des fleurs du lin, de gaieté, de défi, de courage; elle l'est enfin, en ces jours si sombres, par le maintien grave, le grand pli austère de son manteau guerrier.

Le maréchal de Vauban, qui n'était pas seulement un grand ingénieur et un grand soldat, mais aussi un homme bienveillant, un cœur généreux et ouvert, disait de cette cité, de cette place de Lille, la perle entre toutes celles des villes du Nord qu'il avait dotées de beaux remparts : « *J'aime la ville de Lille, et je voudrais pouvoir lui procurer tous les biens qui pourraient dépendre de moi.* » Et, comme Vauban, ils furent enchantés et séduits à leur tour par la ville de Lille, par *Lille-la-Jolie*, tous ces braves, tous ces artistes et poètes, hommes d'action ou de rêve qui vécurent auprès de son beffroi, entre ses fortifications, sous la protection de sa citadelle : d'Artagnan, le fameux mousquetaire, qui en fut le gouverneur magnifique; Boufflers, qui en devint le défenseur opiniâtre; le général Ruault, qui la sauva, en 1792, des bords allemands du duc de Saxe-Teschén, cet ancêtre sauvage de Grœnevitz; enfin, ce Watteau, dit *Watteau de Lille*, émule charmant d'Antoine Watteau, le grand Watteau de Valenciennes; Albert Samain, à la lyre toute frémissante, par instants, des vibrations du carillon natal.

Aux yeux de ceux-là qui la connurent, qui la défendirent et qui la célébrèrent par le pinceau ou la poésie, Lille rayonnante comme une fiancée, sonore comme une ruche, cité d'art et de travail, fut toujours *Lille-la-Jolie*. Il n'y a pas jusqu'aux plus obscurs, aux plus humbles des hommes, aux ouvriers des fondries et des filatures, ces Français dont les filles, les sœurs, les femmes gémissent aujourd'hui sous la botte allemande, qui ne la chérissent du même cœur dont l'aimèrent un Vauban, un Adam de la Halle.

Qu'on se rappelle à ce propos, ce chant du carillon, du tendre et belliqueux carillon lillois, porté par les cloches jusqu'au fond de l'atelier le plus sombre, du réduit le plus caché. Comme le pauvre tisserand aimait à l'entendre! « *Sois gai et sois*

fier! » disait ce chant autrement joyeux et humain que le chant sinistre des fameux tisserands de Silésie : « *Travaille et sois gai!... Allons, tisse encore, la journée avance; encore un quart et c'est fini!*... »

Hélas! Si Michelet qui, dans de nobles pages, nota ce chant avec émotion, revenait en ce moment à Lille, il n'entendrait plus la voix de cristal des cloches, le bruit vif et glissant des navettes; seuls, le pas lourd des bourreaux, le heurt des fusils frappant au seuil des habitations : voilà ce qu'il entendrait!

Mais, à Lille, on est brave, on est tenace et l'on est patient. *Lille-la-Jolie*, si jolie qu'on pourrait bien la confondre avec l'ineffable, avec la douce *tête de cire*, honneur du musée de la ville, Lille sait bien aussi être vaillante et forte. Ce n'est pas en vain que le sculpteur Pradier a placé un canon à ses pieds, une épée sur son épaule. Souvenons-nous. Il était de Lille, cet étonnant perruquier Maes, au nom si balzacien, qui, durant le siège de 1792 défiant la mitraille, eut le courage d'aller ramasser l'éclat d'un boulet, de s'en faire un plat à herbe et de raser, sous le feu, ceux qui se présentaient.

Les Allemands, de qui la cruauté abolit l'intelligence, ne savent pas assez ces choses-là : un jour viendra où les fils et petits-fils de Maes toujours vivants, feront, comme il convient, par le fer et le feu, la harbe à ces misérables!

Edmond Pilon.

L'ASSASSINAT DU CAPITAIN FRYATT

Les mesures de représailles que propose M. Asquith

LONDRES, 4 août. — M. Asquith annonce à la Chambre des Communes que le gouvernement examine avec une grande attention les mesures à prendre au sujet de l'assassinat du capitaine Fryatt.

Il ne perd pas de vue la possibilité de saisir les propriétés allemandes en Grande-Bretagne, jusqu'à ce que les personnes responsables de ce crime soient amenées devant la justice.

Les condoléances de George V à la veuve du capitaine Fryatt

LONDRES, 4 août. — Par ordre du roi George, la lettre suivante a été envoyée à Mme Fryatt, veuve du capitaine lâchement assassiné par les Allemands :

« Le roi se joint à son peuple en vous offrant, dans le chagrin qui vous a si cruellement frappée, sa cordiale sympathie. Depuis le début de la guerre, Sa Majesté a suivi avec admiration les services splendides rendus par la marine marchande. L'acte du capitaine Fryatt, en défendant son navire contre l'attaque d'un sous-marin ennemi, a constitué un noble exemple de l'esprit qui caractérise cette profession.

« C'est donc avec un profond sentiment d'indignation que le roi a appris le sort fait à votre mari, et en vous exprimant l'expression de sa condoléance il m'a ordonné de vous assurer de l'horreur avec laquelle Sa Majesté considère cet outrage. » (*Daily Mail*.)



Les sept enfants du capitaine FRYATT, assassiné par les Allemands.

BENEDICTINE "la Grande Liqueur Française"
TONIQUE - DIGESTIVE

LES BOURREAUX

De nouveau, ils déportent des milliers de Lillois

AMSTERDAM, 4 août. — Le *Telegraaf* d'Amsterdam annonce que de nouveau des milliers de Lillois ont été déplacés et envoyés dans les Ardennes ou en Allemagne.

D'autre part, le même journal dénonce le fait que des milliers de prisonniers russes creusent des tranchées autour de Douai.

Les Allemands, enfin, contraignent par la faim les ouvriers des environs de Charleroi à fabriquer des fils de fer barbelés.

Ils appliquent un infâme traitement aux prisonniers de guerre

LONDRES, 4 août. — M. Gérard, ambassadeur des Etats-Unis à Berlin, a envoyé à M. Page, ambassadeur américain à Londres, un rapport sur le traitement des prisonniers internés au camp de Ruhleben.

Après avoir dit que le logement des prisonniers était des plus défectueux et des plus malsains, l'honorable ambassadeur constate qu'après deux ans de guerre les autorités impériales ne veulent aucunement améliorer cet état de choses.

Quant aux conditions d'hygiène et de propreté corporelle, M. Gérard écrit que le savon, par exemple, qu'on a l'habitude de distribuer, même aux prisonniers de droit commun, n'a jamais été donné aux prisonniers de Ruhleben.

Ils tirent sur les naufragés et les canots de sauvetage

MALTE, 4 août. — Vingt-huit survivants du paquebot italien *Letimbro*, coulé par un sous-marin autrichien, ont été débarqués à Malte. Les survivants racontent que le *Letimbro* était parti avec cinquante hommes d'équipage et cent treize passagers, dont des femmes et des enfants, et que le sous-marin ennemi le poursuivit pendant une demi-heure, puis le canonna.

Les canots furent alors descendus, mais le sous-marin continua le feu, coulant cinq canots, dont les occupants furent noyés.

Les survivants disent que, tandis que ces malheureux se débattaient dans l'eau, l'équipage du sous-marin tirait sur eux à coups de revolver.

Comment ils traitent les indigènes

LONDRES, 4 août. — Un Livre bleu vient de paraître qui relate les atrocités commises par les Allemands en Afrique.

Le major général anglais Dobell a questionné à ce sujet un grand nombre d'indigènes et collectionné des documents émanant de commandants allemands opérant dans le Cameroun et des photographies de mutilations perpétrées sur des noirs.

Les Allemands ont fait usage de flèches empoisonnées; ils ont contaminé des sources et commis des horreurs indicibles.

Les exemples sont innombrables. Un officier anglais termine ainsi un rapport sur les meurtres et les cas de mutilations qu'il a observés :

« Il serait aisé de prouver par une enquête que la crime de rapt a été fréquemment commis. »

Les victimes sont les indigènes d'un pays placé depuis des années sous le protectorat allemand. Un soldat indigène qui avait été au service de l'Allemagne a déclaré que, après l'occupation de Jabassi, l'ordre fut donné de mettre à mort tous les indigènes.

Une femme a été visée et atteinte d'une balle alors qu'elle portait un nourrisson dans ses bras. Son mari, à côté d'elle, a été blessé. Un officier allemand disait à des hommes qui ramenaient des prisonniers :

— Pourquoi ramenez-vous des vivants ? Tuez-les !

Des femmes ont été maintes fois fusillées et percées de coups de baïonnette.

LES ENVOIS AUX PRISONNIERS

On nous communique la note suivante :

« Il est signalé à nouveau par des correspondances privées que le gouvernement allemand aurait donné des ordres pour continuer les envois (objets ou correspondance) adressés aux prisonniers de guerre français, lorsqu'ils portent des couleurs françaises ou alliées, écussons, portraits de généraux, emblèmes nationaux, ou monuments commémoratifs et inscriptions patriotiques.

« Il est donc recommandé aux familles de continuer de s'abstenir, jusqu'à nouvel ordre, d'adresser aux prisonniers de guerre français des envois de cette nature, qui risquent d'être saisis à leur arrivée dans les camps. »

CADEAU DE GUERRE par CH. GENTY



— Och!! une petite plante verte?
— Mieux que cela, grand-père : une jolie salade!

Le prince Georges de Serbie sur le front français



Le prince Georges de Serbie, fils aîné du roi Pierre, s'est rendu ces jours derniers sur le front de Champagne où il visita les troupes russes qui combattent en France à côté de nos soldats. Reçu par le général Lockvitzky, le Prince (+), après avoir passé en revue plusieurs compagnies, examina les tranchées de première ligne et félicita nos vaillants alliés avant de se retirer.

DERNIÈRE HEURE

LA BATAILLE POUR KOVEL

Combats acharnés sur le Stokhod

PÉTROGRAD, 3 août. — Communiqué du soir du grand état-major :

Sur le Stokhod, combat acharné dans les régions des villages de Doubeshova et Goulouitchi.

Au cours des combats sur la rivière Sereth, près de Goroditchi, à 20 verstes en amont de Tarnopol, un vaillant commandant de régiment, le colonel Voronof, a été blessé.

Dans la région de Vorobiocka, à l'est d'Ezenny, neuf avions ennemis ont volé au-dessus de nos campements.

Au cours des combats au sud du Dniester, dans la région de Stanislavof, l'aumônier de régiment Kastorski a été blessé.

FRONT DU CAUCASE

Dans la direction de Diarbekir, près d'Oglout, entre Moush et Mamahatoun, nous nous sommes, par une impétueuse charge à la baïonnette, emparés d'ouvrages turcs.

Nous avons fait prisonniers 7 officiers et environ 300 askaris. Une compagnie entière s'est rendue. Nous nous sommes emparés d'un canon et de trois mitrailleuses.

Les prisonniers continuent à affluer.

PÉTROGRAD, 4 août. — Communiqué de l'après-midi du grand état-major. — Sur la rivière Stokhod, dans la région de Lubeschse, nos troupes, gagnant la rive gauche, ont occupé plusieurs hauteurs sur lesquelles elles se sont fortifiées.

Sur la rivière Stavoc, affluent de gauche du Stokhod, nos soldats se sont rapprochés, en combattant, tout près de la rivière où, au village de Koudka-Mirinskaia, a éclaté un vigoureux combat à la baïonnette. Le village a passé de main en main et est resté occupé par nous. Les tentatives de l'ennemi pour nous en chasser sont restées vaines. L'ennemi a été chassé sur l'autre rive du Stavoc. Nous avons capturé 600 Allemands et pris douze mitrailleuses.

Dans la région de Krytnisa, l'offensive de l'ennemi a été rejetée par nos feux.

Sur le reste du front, canonnade habituelle.

FRONT DU CAUCASE

Rien d'important.

PÉTROGRAD, 4 août. — Communiqué du soir du grand état-major :

Aux abords de Roudka-Mirinskaia, qui forme un saillant dans la position, sur la rivière Stavoc, un combat acharné s'est livré pendant toute la nuit.

L'ennemi, ayant débordé ce village de trois côtés, a lancé des contre-attaques successives. Après en avoir repoussé quelques-unes, nous avons, dès 3 heures du matin, évacué le village et nous replier de 400 à 600 pas plus à l'est.

Au sud de Brody, sur la ligne des rivières de Graborka et de Seret, les troupes du général Sakharoff livrent un combat acharné ; elles ont fait 1.300 prisonniers.

A Brody, l'explosion d'un gros shrapnell a tué l'aumônier régimentaire, le Père Duspensky.

FRONT DU CAUCASE

La situation est sans changement.

L'évacuation de Stanislav

ZURICH, 4 août. — On annonce que la population civile a été évacuée dans la région de Stanislav. Comme les fermiers refusaient d'abandonner leurs récoltes, les autorités recoururent à la force pour leur faire quitter le pays. (Radio.)

La nomination d'Hindenburg froisse l'état-major autrichien

LA HAYE, 3 août. — Selon des nouvelles reçues de Vienne, la nomination du maréchal Hindenburg au commandement suprême sur le front oriental produit la plus mauvaise impression dans les milieux militaires de la Double-Monarchie.

Le maréchal Hindenburg demande dès maintenant avec insistance le rappel des généraux autrichiens et leur remplacement par des généraux allemands.

LES DÉLÉGUÉS SUISSES A PARIS

Les délégués du gouvernement fédéral ont remis hier soir au ministère des Affaires étrangères un dossier nouveau sur les questions qui font l'objet des conversations actuelles. Il n'y aura pas de séance avant mardi prochain.

Les derniers exploits des sous-marins allemands

Ils coulent tout, navires de commerce et bateaux de pêche, sans distinction de nationalité.

Des Suédois

STOCKHOLM, 4 août. — Le vapeur suédois *Huakswall*, qui allait d'un port suédois à Raumo (Finlande), a été torpillé cette nuit dans la Baltique par un sous-marin allemand.

Le capitaine, l'équipage, douze hommes et cinq femmes se sont sauvés dans des bateaux de sauvetage et ont atteint la côte suédoise.

On dit que deux autres steamers suédois et deux innos ont été coulés au même endroit la nuit dernière.

Des Italiens, des Anglais, des Norvégiens

LONDRES, 4 août. — Le Lloyd annonce que le vapeur britannique *Heighington*, non armé, le voilier italien *Rosalino*, les chalutiers norvégiens *Finar* et *Erling*, le vapeur italien *Citta-di-Messina*, la goélette anglaise *Gradwell*, un chaland anglais et le vapeur *Kohina-Maru* ont tous été coulés. Il est aussi probable que le vapeur danois *Katholm* a été coulé.

Le Havre, 4 août. — Dans la soirée d'hier, deux goélettes anglaises ont été torpillées par un sous-marin allemand. Avant de les couler, le commandant du sous-marin permit aux équipages de prendre place dans les embarcations du bord.

Les rescapés, raménés au Havre par des transports anglais, ont reçu des secours au consulat britannique.

Menaces aux navires grecs

ATHÈNES, 4 août. — Le ministre de la Marine annonce que l'Allemagne a notifié à la Grèce que ses navires devront stopper au premier signal des sous-marins allemands, sous peine des conséquences les plus fâcheuses.

Cette nouvelle a causé à Athènes le plus profond désespoir.

Le communiqué italien

ROME, 4 août. — Commandement suprême :

Dans la vallée de l'Adige, activité de l'artillerie ennemie de tous calibres, particulièrement contre nos lignes au sud du Rio Cameras.

Sur le front du torrent de la Posina, le soir du 2, l'ennemi a assailli nos positions à l'est de Grisa, mais il a été vite repoussé.

Dans la journée d'hier, actions des deux artilleries, plus vives entre le mont Seluggio et le mont Timone.

Dans la région de Tracignolo, dans la nuit du 3, l'ennemi a tenté une action de surprise contre les positions que nous avons conquises.

Nous avons repoussé l'attaque et même réussi à progresser.

Dans la vallée de la Drava, la gare de Toblach a été de nouveau atteinte par nos tirs.

A la tête du torrent de Digone (Haut Piave) nous avons étendu la possession de la position de la cime de Vallone vers le mont Cavallino.

La Hollande "en a assez" des incursions de zeppelins

LONDRES, 4 août. — Le Times apprend, par son correspondant d'Amsterdam, que la violation du territoire hollandais par les zeppelins se produit maintenant à peu près quotidiennement. Le dâ-dain montré par les Allemands pour les droits des Pays-Bas comme puissance neutre, malgré les représentations diplomatiques répétées, soulève un ressentiment des plus violents dans tout le pays.

Ce matin, des zeppelins ont été signalés au-dessus de Zandvoort, Marken, Hoorn, Zwolle, Edam, Vlieland et Ymuiden. Puisque les Allemands se servent de l'air hollandais comme s'il leur appartenait, et sans tenir aucun compte des protestations, il est suggéré que la frontière hollandaise touchant à l'Allemagne soit complètement fermée, de façon que les approvisionnements ne puissent plus passer. On pense que cette mesure aurait un effet salutaire.

LE DEUXIÈME ANNIVERSAIRE

L'Angleterre affirme à nouveau sa ferme volonté de vaincre et de châtier

LONDRES, 4 août. — A la réunion organisée cet après-midi à Mansion House, pour le second anniversaire de la déclaration de guerre, ont pris la parole, outre M. Painlevé, lord Robert Cecil qui a déclaré, au nom du gouvernement britannique que les Anglais ne pourront casser la lutte que lorsque les coupables auront été châtiés.

M. Emile Vandervelde est venu ensuite, comme les deux précédents orateurs, affirmer l'union indissoluble des Alliés contre le crime allemand.

A la fin de la réunion l'assemblée, d'un vote unanime, consacra l'ordre du jour suivant qui lui avait été présenté :

L'assemblée, réunie le 4 août 1916, à l'Hôtel de Ville de Londres, proclame à nouveau sa confiance dans la maîtrise des commandements navals et militaires des Alliés et dans la vaillance des troupes placées sous leurs ordres ; convalesce que les flottes et les armées alliées combattent pour le droit, les assure de sa ferme volonté de les soutenir à tout prix, et quel que soit le sacrifice, jusqu'à la victoire définitive ; décide que la résolution susdite sera portée à la connaissance de tous les commandants en chef navals et militaires des Alliés, ainsi qu'à celle des commandants des corps expéditionnaires de Mésopotamie, de l'Est-Africain et de Salonique.

CORPS D'ÉLITE

La fourragère a été conférée par le général commandant en chef aux unités suivantes :

Escadrille M. F. 1. — Depuis les attaques de septembre, grâce à la direction et à l'exemple de son chef, le capitaine Fusier, a assuré, d'une façon remarquable, le service de son corps d'armée : permanence de l'observation aérienne, connaissance exacte du secteur et des batteries ennemies, liaison constante avec l'artillerie. S'est particulièrement distingué au cours des attaques des 28 janvier et 8 février, en assurant tout son service à faible altitude dans des conditions atmosphériques très défavorables. Depuis le 15 octobre, 581 heures de vol, deux fois blessé, a abattu un avion ennemi, nombreux appareils mis hors de service par le feu de l'ennemi. (Ordre du 6 mars 1916.)

Sous le commandement du capitaine Rouly, a pris, aux combats dans le secteur Vaux-Douaumont, la part la plus active et la plus directe. A contribué à la préparation, par l'étude du terrain, la recherche de batteries ennemies, la prise de photographies et la liaison la plus étroite avec l'artillerie, à l'exécution par l'observation immédiate du combat par tous les temps, souvent à très basse altitude, la transmission instantanée des renseignements d'infanterie, d'artillerie ou photographiques et le déclenchement et le contrôle des tirs des contre-batteries. A exécuté fréquemment des reconnaissances et bombardements de nuit. Livré de nombreux combats et assuré la permanence de l'observation aérienne. (Ordre du 12 juillet 1916.)

(L'escadrille M. F. 1. avait déjà été citée le 31 mai 1915.)

Escadrille n° 67. — Chargée d'assurer, à elle seule, la chasse des avions ennemis et la protection de nos opérations aériennes sur un front étendu, a, pendant plus de quatre mois, sous le commandement du capitaine de Saint-Sauveur, rempli sa mission sans une défaillance, malgré les pertes subies et la fatigue de ses pilotes. A livré, pendant cette période, 237 combats aériens et abattu dans nos lignes 11 avions ennemis, poussant chaque jour en arrière du front d'audacieuses reconnaissances et conservant constamment sur l'aviation allemande une supériorité manifeste. (Ordre du 12 juillet 1916.)

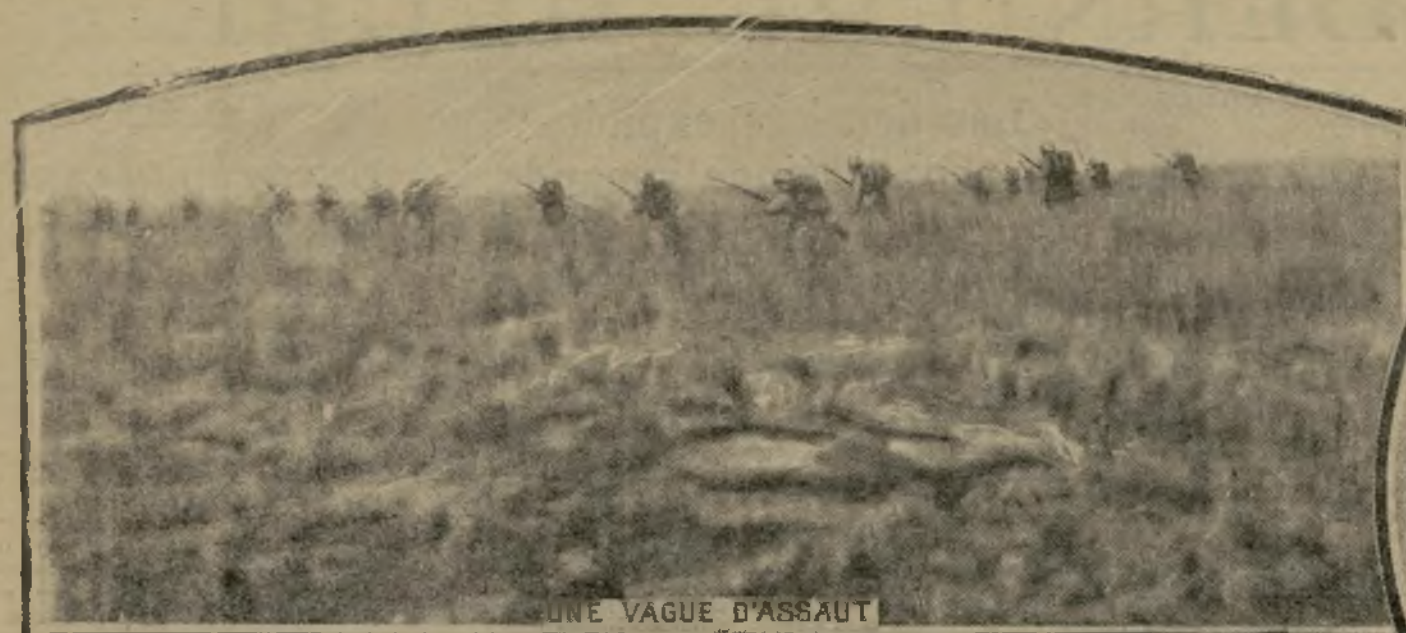
(L'escadrille 67 avait déjà été citée le 25 janvier 1916.)

Premier groupe de bombardement. — Les dix-huit avions, pilotes et bombardiers du premier groupe de bombardement ont effectué avec succès un bombardement sur d'importantes usines, accomplissant un parcours de plus de 400 kilomètres au-dessus du territoire ennemi. (Ordre du 7 juin 1914.)

Depuis l'expédition de Ludwigshafen, sous l'énergique impulsion du lieutenant de vaisseau Cayla, son chef, et des capitaines Boucher de la Morlaye, Fagnant, chef d'escadrille, a exécuté des raids militaires à grande portée au-dessus de l'ennemi. (Ordre du 17 septembre.)

ODÉSITE
LIN-TARIN
CONSTIPATION
Ayuntamiento de Madrid

De violentes contre-attaques allemandes sont repoussées au nord de la Somme



UNE VAGUE D'ASSAUT



PRISONNIERS ALLEMANDS BRANCARDIERS



PRISONNIERS ALLEMANDS ENTRE NOS PREMIÈRES ET DEUXIÈMES LIGNES



VOITURETTES TRANSPORTANT DES BOMBES A AILETTES



LA LETTRE DANS LA TRANCHEE



UNE PIÈCE DE 240 DISSIMULÉE



UNE PIÈCE DE 105 ALLEMAND DETRuite DANS SON ABRI PAR NOS OBUS



BATTERIE DE 155 COURT GAGNANT LES POSITIONS AVANCÉES

Au nord de la Somme, tandis qu'Anglais et Français organisaient le terrain conquis au cours de l'offensive du 30 juillet, les Allemands lançaient une série de contre-attaques extrêmement violentes sur nos positions de la ferme de Monaco, sur nos tranchées

comprises entre cette ferme et le bois de Hem et sur nos lignes au sud d'Estrées. Mais nos vaillants soldats n'ont pas été ébranlés par ces retours offensifs de l'ennemi qui, sans succès, s'acharnait contre les positions britanniques du bois Delville.

LES CONTES D'EXCELSIOR

Une voix dans la nuit...

Edmond Dulac rencontra Mme Hulmeaux sur la place de la Halle-aux-Grains. Il la trouva très changée. Il savait que, deux mois avant, son fils Henri était tombé en Argonne. Mais il connaissait l'abnégation et le patriotisme de cette aimable femme : mieux que toute autre, elle pouvait faire avec stoïcisme le sacrifice de son unique enfant. A quoi tenaient donc cette altération si visible de ses traits, ce visage inquiet et fatigué, dont s'étonnaient tant ses amis ?

— Venez dîner à Hurtebise, demain soir, répondit-elle, comme il la pressait affectueusement de questions : *alors*, vous comprendrez.

Trois kilomètres seulement séparaient Hurtebise de la ville. Dulac s'y rendit à pied. C'était une grande maison carrée, construite au dix-huitième siècle, sans aucune prétention à imiter le château, mais agréable à l'œil et d'une noble simplicité de lignes. Elle était enclose dans un admirable parc. Mme Hulmeaux s'était retirée là après la mort de son mari; elle y avait élevé son fils; elle y cloîtrait maintenant son nouveau deuil, dignement, seule avec quelques serviteurs dévoués.

Après dîner, Dulac suivit son hôtesse dans le salon, dont les portes-fenêtres montraient une large pelouse, et puis un vieux jardin français avec des charmilles profondes qui descendaient vers la vallée, — une féerie de verdure aux tonalités somptueuses, sous la coloration bleue d'un ciel d'été. A la chute du jour, une fraîcheur embaumée s'échappa de ce calme paysage, envahissant la pièce où sembla pénétrer aussi un peu du mystère des allées sombres, à l'entrée desquelles quelques statues antiques dressaient leur blancheur de fantômes; un crapaud jetait dans la campagne sa note mélodieuse et triste.

Quand la pendule eut sonné neuf heures, Mme Hulmeaux parut devenir inquiète, comme absente à la conversation. Et puis, tout à coup :

— Ecoutez !... fit-elle en pâlisant.

— Quoi donc ? demanda Dulac.

— Chut !... N'entendez-vous pas ?... Et c'est comme ça tous les soirs.

Alors, il perçut nettement une voix lointaine qui lança à plusieurs reprises : « Henri !... Henri !... »

Le nom de son fils, réfléchi Dulac. Quelqu'un, dans le voisinage, devait aussi le porter : simple coïncidence. Mais pouvait-on se montrer surpris de ce que le nom d'un enfant cher et pleuré, maintes fois répété de la sorte par quelque personne inconnue, pût émouvoir une femme solitaire et plongée dans l'affliction ? Il était seulement bizarre que cet appel se renouvelât ainsi comme l'affirmait Mme Hulmeaux.

— N'oubliez pas, murmura-t-elle, que la propriété s'étend fort loin, de tous côtés, et qu'elle est entourée d'un mur de trois mètres.

« Il n'y a pas d'enfants, ici, ajouta-t-elle; il n'y en a pas dans le voisinage, non plus. »

Les sons voyagèrent aisément la nuit, pensa Dulac. De nouveau, on entendit l'appel... une intonation chantante et plaintive, comme une voix d'enfant ou de jeune fille, un cri très long, presque musical, qui se détachait dans le silence nocturne et que l'écho redisait ça et là : Henri !... Henri !... ri !...

— Ah ! c'est horrible... dit Mme Hulmeaux.

Dulac, lui-même, fut étonné et un peu saisi.

Le bruit, manifestement, était parti à moins d'une centaine de mètres, sur la droite, où s'élevait un bosquet de fusains. C'était inquiétant et incompréhensible. Dès cet instant, le mélancolique appel retentit en des points différents, avec de longs intervalles de silence, et toujours sur les mêmes notes, avec la monotonie d'une harpe éolienne.

Tout le parc, maintenant noyé d'ombres, parut peuplé. Chaque partie du vieux jardin, son labyrinthe, son allée verte jadis si gaie, s'animaient tour à tour d'une vie surnaturelle et insaisissable... Quels enfants oubliés dans cette solitude pouvaient donc lancer cet appel à un petit camarade perdu ?... Quels enfants hantaient donc ces bocages, comme aux jours heureux d'autrefois ?...

— On dirait, fit Mme Hulmeaux, que tous les camarades de jeunesse de mon fils, ceux qu'il aimait, reviennent dans ce domaine où s'écoulaient ses premières années et lui font signe, du fond de ces bosquets où il jouait avec eux... et qu'ils s'étonnent de ne plus le trouver au milieu d'eux, et qu'ils le sollicitent en vain, sans savoir que la mort a passé... Il me semble reconnaître dans ces voix la promesse de toutes les joies pour lesquelles, comme tant d'autres, hélas ! il était né, et qu'il ne partagera jamais.

« Henri !... Henri !... »

Cette fois, l'appel énigmatique était parti de si près que, malgré lui, Edmond Dulac sursauta.

Alors, il se leva et sortit; et il marcha vers un grand cèdre, dans l'ombre duquel il se tapit. La fortune lui fut favorable : la voix se fit entendre à quelques pas. Après cela, elle parut s'éloigner, et Dulac s'élança dans sa direction.

Cinq minutes plus tard, il avait bondi de derrière un buisson et saisi à la gorge un individu qui se débattait follement.

Il avait reconnu, dans l'auteur de ces cris, le père Jullars, un prêteur à la petite semaine, enrichi par de perfides spéculations et une prodigieuse avarice, et qui, quelques mois après la déclaration de la guerre, avait joué l'homme indispensable, auprès de l'intendance des armées, et s'était vu condamner à une forte amende pour livraison de denrées avariées à la troupe. Jullars, après ce coup, s'était retiré dans sa maison de campagne, voisine d'Hurtebise, où il cultivait sans remords l'impur profit de ses nombreuses rapines.

— Je voulais acheter Hurtebise !... répondit-il en pleurnichant à Dulac, qui lui labourait la nuque de coups de poing.

Et c'était pour cela que, avec une ruse démoniaque et un réel talent de metteur en scène, il avait imaginé cette fantaisie nocturne, afin de faire croire à la pauvre mère que la propriété était hantée. Il comptait l'amener ainsi à vendre à bas prix.

— Allons, lui dit Dulac, il vous va falloir, à présent, payer les frais de votre infâme conduite... Suivez-moi !

Un quart d'heure plus tard, le père Jullars, piteusement agenouillé devant Mme Hulmeaux, réclamait le pardon et l'oubli. Il eut, dans cette circonstance critique, une attitude ignoble. Il tremblait; la peur lui arrachait de vraies larmes.

— Mon amie, fit Dulac à Mme Hulmeaux, si vous en croyez mon avis, nous livrerons ce coquin aux gendarmes. Il est bon qu'il subisse la juste correction méritée par un triste individu qui, non content d'empoisonner nos glorieux soldats, s'est encore efforcé d'exploiter nos douleurs et d'en tirer profit.

Mais Mme Hulmeaux secoua simplement la tête :

— Qu'il s'en aille ! fit-elle avec dégoût.

Alors, le père Jullars se leva, ramassa son chapeau et s'en fut.

André Savignon.

TRIBUNAUX

Les époux Kuentzmann
devant le conseil de guerre

L'audience du troisième conseil de guerre a été occupée tout entière, hier, par l'affaire des époux Kuentzmann, dont nous avons déjà parlé en son temps. Au mois d'août 1911, se créa un groupement d'originaires des provinces annexées, qui prit le nom de « Corps des volontaires alsaciens-lorrains ». Kuentzmann en fut nommé président, et le siège social en fut installé à son domicile, 32, rue de la Cité. L'accusation reproche à Kuentzmann d'avoir profité de ses fonctions pour délivrer à des Allemands des certificats mensongers attestant qu'ils étaient Alsaciens, ce qui leur permettait ou de contracter un engagement volontaire, ou d'obtenir avec facilité un permis de séjour ; on lui reproche encore d'avoir détourné une partie des dons qu'il reçut ; d'avoir essayé de faire verser à deux de ses compatriotes, MM. Bess et Bukler, une certaine somme d'argent pour leur naturalisation ; enfin d'avoir contrevenu à la loi de 1901 sur les associations. Contre Mme Kuentzmann a été retenu le délit de complicité d'escroquerie et d'abus de confiance.

Kuentzmann a protesté de sa bonne foi, et, en ce qui concerne les faux certificats, il a déclaré que, étant donné le nombre de visiteurs, quinze cents à deux mille qui se présentaient rue de la Cité, il était obligé d'avoir recours à des collaborateurs, pour l'examen de leurs pièces et leur interrogatoire en dialecte alsacien. De nombreux témoins ont été entendus, parmi lesquels le colonel Carré, chef du service des Alsaciens-Lorrains à l'état-major général de l'armée. Il estime que Kuentzmann avait accepté une mission au-dessus de ses forces intellectuelles.

M. le commissaire du gouvernement Walline a prononcé un réquisitoire très énergique en ce qui concerne Kuentzmann, laissant tomber l'accusation pesant sur la femme. Après la plaidoirie de M. Zévaès, le conseil a condamné Kuentzmann à quinze mois de prison, et sa femme à deux mois de la même peine.

Après l'affaire Deschamps

Une interpellation

M. Le Bail-Maignan, député du Morbihan, a informé le ministre de la Guerre qu'il l'interpellait à la rentrée sur la production, au cours des débats de l'affaire Deschamps, de documents émanant du sous-secrétaire d'Etat au service de santé et de nature à impressionner les juges défavorablement à l'accusé.

LEÇONS PAR CORRESPONDANCE
COMMERCES, COMPTABILITÉ, STENO-DACTYLO, LANGUES, ETC.

Ayuntamiento de Madrid

UNE REVUE
SUR LA SOMME

Depuis un mois l'armée française, au cours d'opérations sur la Somme, accomplit chaque jour des merveilles.

Il est naturel qu'une première série de récompenses viennent affirmer aux yeux de la nation tout entière l'héroïsme de ces troupes qui ont pris en moins d'un mois plus de vingt villages. Le Président de la République a jugé que lui-même devait venir, accompagné du ministre de la Guerre et du généralissime, opérer la remise des croix et des médailles militaires attribuées aux plus fameux d'entre tous ces héros.

Une célèbre « division bleue », qui s'illustra en Alsace, avant de recueillir des lauriers nouveaux sur la Somme, la «^e division de chasseurs alpins, commandée par le général P..., formait la garde d'honneur de cette émouvante cérémonie. Les troupes étaient déployées devant de larges mouvements de terrain qui caractérisent la vallée de la Somme.

Sur le grand décor de verdure, tout ensoleillé, se trouvaient groupés devant le drapeau des officiers, des sous-officiers et des soldats de toutes les armes, venus des tranchées de première ligne, admirables collaborateurs de nos victoires. 11 rosettes d'officiers de la Légion d'honneur, 15 croix et 41 médailles militaires furent remises.

Le Président et le généralissime firent la remise des décorations, au bruit lointain de la canonnade qui semblait de sa voix puissante apprécier ces justes récompenses.

Il faudrait citer les motifs de toutes ces distinctions. Choisissons parmi les plus beaux :

Adjudant Grux (Emile), du «^e d'infanterie. A été cité à l'ordre du régiment, deux fois médaillé militaire. A sauté dans une batterie ennemie et a tué les officiers et les servants.

Adjudant-chef Castel, du «^e bataillon de chasseurs. Courage et sang-froid à toute épreuve. Pendant un corps à corps, a été fait prisonnier. S'échappe en tuant un officier et revient prendre le commandement de sa compagnie, dont tous les officiers ont été tués. 3 citations, 3 blessures.

Sergent Varin (Emile), du «^e zouave. Sous-officier absolument remarquable, modèle de bravoure et de dévouement. Trois blessures et deux citations. La veille de l'attaque du 20 juillet a fait une reconnaissance en avant du secteur de son bataillon, rapportant des renseignements très précieux. Le jour de l'attaque, a fait l'admiration de tous comme chef de grenadiers, dispersant plusieurs groupes ennemis et progressant à la grenade jusqu'à 400 mètres en avant des lignes.

Caporal Goutaubier, du «^e bataillon de chasseurs. Audace et mépris absolu du danger, jetant la terreur dans les tranchées et abris ennemis. A fait avec un camarade une centaine de prisonniers dont deux officiers. Après les avoir conduits, est revenu prendre sa place.

Mathieu Jouy, du «^e colonial. Soldat d'élite qui, au combat du 1^{er} juillet 1916, a brillamment soutenu sa réputation de « héros du fortin de Beau-séjour ». Armé du fusil mitrailleur, s'est élancé en avant de la première ligne d'assaut sur les positions allemandes fortement occupées. A terrorisé les ennemis par un feu nourri et a contraint un bon nombre d'entre eux à mettre bas les armes. Déjà médaillé militaire au cours de la campagne.

Tous ces héros, et beaucoup d'autres encore, dont le sergent aviateur Chainat, qui abattit encore, comme nous l'avons dit, deux avions allemands, ce qui porte le nombre de ses victoires à huit, reçoivent la Légion d'honneur. La remise des décorations terminée, quand les troupes défilèrent devant le président, ces troupes bleues dont lui-même fit partie jadis, une émotion profonde se lisait sur son visage.

Trouvée morte dans un wagon

Hier soir, à 7 h. 1/2, à l'arrivée d'un train venant du Mont-d'Or, les employés de la gare du quai d'Orsay ont découvert, dans un compartiment de 1^{re} classe, le cadavre de Mme Caroline Bochoiz, âgée de trente ans, demeurant 18, rue Vavin, à Paris. On croit qu'il s'agit d'un suicide.

La Sûreté a procédé à une enquête.

Pour villégiaturer en Seine-Inférieure

Le public est informé que, conformément aux dispositions d'un arrêté pris par M. le général commandant la 3^e région, les Français, pour pouvoir, sans autorisation préalable, séjourner dans les villes, communes et localités de la Seine-Inférieure distantes de moins de 10 kilomètres de la côte, devront se munir — outre le sauf-conduit de voyage — d'un certificat d'honorabilité délivré par le commissaire de police de leur quartier ou de leur circonscription pour la banlieue.

Les étrangers restent assujettis à la réglementation spéciale (carton d'étrangers) concernant leur séjour et leur circulation dans la zone des armées dans laquelle est compris le département de la Seine-Inférieure.

Le Sourire du Diable

R..., 1916.

L'automobile, à toute vitesse, s'engage dans l'avenue qui monte tout droit, silencieuse et sinistre. Les maisons sont noires, les fenêtres, veuves de vitres, sont des yeux morts qui regardent sans voir, et puis, surgissant tout à coup, c'est la cathédrale.

Jamais, semble-t-il, elle n'a été aussi émouvante. C'est une minute inoubliable que celle où elle appa-

rait, roussie, noircie, mutilée. La flamme qui l'a léchée et qui l'a mordue lui a donné des tons d'ocre et de rouille; dans leurs niches, les statues de saints sont éraflées, éclatées, à demi brisées; les sculptures, admirable dentelle, sont détruites par endroits, et, au milieu de cette dévastation, parmi le roussi de l'incendie et la suie de la fumée, au-dessus du portail, près de la Grande Rose, si lamentablement endommagée, entre deux gargouilles de plomb qui, elles, ont fondu, noire comme l'enfer, ricane une monstrueuse tête de diable.

Sur la place du Parvis, la statue de Jeanne d'Arc, miraculeusement protégée, a beau agiter glorieusement un drapeau tricolore, lui, le Diable, de là-haut, contemple l'œuvre qu'il accomplit avec l'aide du Boche: les palais en ruine, les maisons écroulées, et, au cimetière, des tombes fraîches de femmes et d'enfants. Le Diable triomphe. Peut-être est-il fier aussi d'avoir sauvé des bombes incendiaires et des percutants un bâtiment tout neuf et tout blanc, gênant à côté de telles beautés architecturales, et qu'on aurait aimé offrir en holocauste.

Un grand vieillard, maigre, sec, avec des moustaches grises, va nous conduire à l'intérieur de la cathédrale. Les clefs du trousseau qu'il tient à la main s'entre-choquent il ouvre une porte, et puis une autre. Entrons.

Quelle douloureuse impression! Le silence pèse, angoissant. Les piliers, d'un essor

perdu, s'élançant encore vers le ciel, mais cet élan sublime est vain à présent. Les autels sont vides. Le jour sale et cru entre à flot par les vitraux brisés, la Grande Rose est d'une affreuse tristesse, sa carcasse de plomb est restée, alors que le verre éclatait et s'éparpillait. La grande rosace « d'or, d'azur et de cinabre » n'est plus qu'une gigantesque toile d'araignée. Une partie est restée intacte, pour mieux taire regretter ce qui est détruit. Quelques rayons de lumière se colorent encore, comme autrefois, de ces violets et de ces bleus qui sont bien plus couleurs du Paradis que de la terre.

Le guide commence un boniment d'avant-guerre. Dans un vertigineux tourbillon, les dates, les événements, les anecdotes se précipitent, rien ne peut résister à ce torrent d'érudition.

Nous ne l'écoutons guère, cependant; et il s'en aperçoit, aussi arrête-t-il court son discours pour entreprendre, sur un mode familier, le récit des terribles journées au cours desquelles un ouragan de feu et d'acier s'abattit sur la ville.

Mais le voilà qui s'arrête de nouveau et nous montre, en l'air, un trou béant:

« Regardez, voilà ce qu'a fait le dernier obus, il est tombé il y a quelques jours, c'est le premier qui perce la voûte... Il est arrivé de nuit, j'étais couché, mais j'ai eu tôt fait de me lever, je ne pouvais pas attendre jusqu'au matin pour savoir... Alors, je suis venu ici, je ne voyais rien, je me disais: « Et le vitrail! Qu'est-ce qu'il a dû prendre, le vitrail!... » Et dans la nuit, à tâtons, je cherchais par terre, parmi les débris de toutes sortes, les pierres, les gravats, craignant de trouver aussi du verre. Enfin, le jour est arrivé et j'ai été rassuré. Vous voyez, il n'a rien. »

Là-haut, près du trou, à quelques mètres de la blessure ouverte comme une plaie vive, le doux vitrail bleu et blanc est intact, et cela tient du prodige, car les éclats du porcelaine ont criblé le mur tout à l'entour; sur le sol est encore le tas de matériaux précipités comme des bolides du haut de la voûte, la pluie tombe par le trou.

La cathédrale n'est pas détruite, mais — et c'est encore plus triste — elle est abîmée, affreusement. La magnifique forêt de la charpente n'existe plus, les poutres ont flambé comme des allumettes et la

toiture de plomb a fondu, coulant en larmes gigantesques; les statues ont pris des tons de briques mal cuites et beaucoup d'entre elles sont ébréchées; les verrières sont brisées et les rapports des architectes qui ont signalé le danger qu'il y a pour la cathédrale à rester ainsi, sans qu'on la puisse secourir, sont loin d'être rassurants.

Le Diable du portail peut ricaner, ses Boches ont fait du bel ouvrage! Quel air de triomphe il a pour accueillir les visiteurs! A vrai dire, il y en a encore fort peu: des soldats qui, en passant sur la place, regardent en l'air, des officiers qui s'arrêtent, et puis des Commissions, des Messieurs envoyés par les ministres, par les Beaux-Arts, des inspecteurs, des architectes, des gens qui font des rapports. A tous, le Diable semble dire: « Venez voir! » Au ministre, qui est allé jusque-là, il a réservé son plus beau sourire. Mais son véritable triomphe sera quand la guerre sera finie, alors que des nuées de touristes, arrivant des deux Amériques et du monde entier, viendront visiter les ruines accumulées par la barbarie teutonne.

Les imprécations de la foule indignée de tant de vandalisme monteront vers lui comme un encens, et tandis qu'il s'en réjouit par avance, dans des ateliers clandestins, d'ingénieurs industriels, ses disciples, commencent déjà à fabriquer, par douzaines, par grosses, des bagues avec, au chaton, un fragment de la cathédrale incendiée, à sculpter artistiquement des têtes d'anges du treizième et du quatorzième siècles, qui toutes, pour le client, auront été ramassées dans les décombres, le jour du bombardement.

Et le Diable ricane... Sa tête grimaçante fait une tache noire au beau milieu de la dentelle de pierres roussies, en plein visage de la Cathédrale qui surgit tragique, lamentable et mutilée quand on sort de l'avenue qui monte tout droit, silencieuse et sinistre. Le fameux « Sourire de Reims » n'est plus; seul, demeure, triomphant: le « Sourire du Diable ».

André Warnod.

Les blessés n'ont pas le droit de refuser un traitement sans danger

Telle est la thèse de la Commission d'hygiène de la Chambre

On connaît le cas du zouave Deschamps qui, avant récemment, alors qu'il était soigné pour blessure, refusé de se soumettre au traitement électrique du médecin-major Vincent, fut traduit pour ce fait devant le Conseil de guerre de Tours. Après plusieurs audiences, au cours desquelles de nombreux témoins furent entendus et où la question du droit du blessé fut l'objet de vives controverses, et un réquisitoire très modéré du commissaire du gouvernement, le zouave Deschamps a été condamné, avant-hier, à six mois de prison avec sursis.

Le bruit fait autour de cette affaire a amené la commission de l'hygiène de la Chambre, composée en majorité de praticiens, à examiner la question de principe. Après une assez longue discussion, la commission a adopté l'ordre du jour suivant:

« La commission, après avoir entendu le rapport de sa délégation chargée d'étudier l'emploi de certains traitements, est convaincue, après avoir rempli sa mission, que les soldats n'ont pas le droit de refuser l'examen et les traitements électriques qui ne présentent aucun danger sans s'exposer aux peines disciplinaires. »

BLOC-NOTES

NOUVELLES DES COURS

— S. M. la reine d'Italie fait en ce moment un séjour à Saint-Vincent (val d'Aoste), en compagnie de S. A. R. la princesse Nathalie de Monténégro.

— La maison royale de Belgique a célébré hier l'anniversaire de naissance de S. A. R. la princesse Marie José, fille de LL. MM. le roi et la reine des Belges, née le 4 août 1906.

CORPS DIPLOMATIQUE

— On mande de Pétrograd que S. Exc. sir George Buchanan, ambassadeur du Royaume-Uni, est allé remettre à M. Sazonov les insignes de grand-croix de l'ordre du Bain. (New-York Herald.)

INFORMATIONS

— Le chef de bataillon de territoriale Charles d'Harcourt, du 2^e bataillon de chasseurs alpins, vient d'être nommé officier de la Légion d'honneur.

— M. Peixotto, président de la Chambre de commerce américaine de Paris, s'embarque aujourd'hui à bord du Saint-Louis pour les Etats-Unis.

NAISSANCES

— La comtesse Ernest de Caraman a donné le jour à un fils. — Mme Louis Burin des Rozières, femme du capitaine, actuellement au front, vient de mettre au monde, au château des Madrières, un fils qui a reçu le nom de Bernard.

DEUILS

— A l'occasion du deuxième anniversaire de la victoire de la Marne, le Souvenir français fera célébrer une messe solennelle en la basilique cathédrale de Meaux, le dimanche 10 septembre 1916. La cérémonie, placée par Mgr Marbeau, évêque de Meaux, sous le patronage et la présidence d'honneur de S. Em. le cardinal Luçon, archevêque de Reims, aura lieu à 10 heures très précises. Le discours sera prononcé par Mgr Lohbedry, évêque d'Arras.

On peut dès à présent demander des places à M. Paul Jesourd, délégué général du « Souvenir français », à Meaux.

Nous apprenons la mort:

— Du maréchal des logis Henri de La Bruyère, du 1^{er} hussards, mort pour la France, en Argonne, âgé de vingt ans, fils du lieutenant-colonel de La Bruyère, chef d'état-major du 1^{er} corps colonial, et petit-fils du général Amboix de Lachont;

— De Mme Henri Mendiboure, veuve du sous-directeur honoraire de la Société Générale;

— De M. Jules Turquet de Beauregard, avocat à Lagnan, sergent de réserve au 48^e d'infanterie, cité à l'ordre de l'armée;

— Du lieutenant de cavalerie Paul Roux, pilote-aviateur, mort pour la France dans un combat aérien, âgé de vingt ans, cité trois fois à l'ordre du jour, fils de M. Roux, ingénieur principal à la Compagnie Houillère de Besèges, et de Mme née Jacquin;

— De M. l'abbé Paul Lénard, curé de Pêrle-en-Rigau, diocèse de Verdun, infirmier militaire, mort à l'hôpital militaire de Bordeaux, victime de son dévouement envers les blessés;

— Du lieutenant Pierre Cautaud, cité à l'ordre du jour, mort pour la France le 1^{er} juillet;

— De l'abbé Joseph Vitis, clerc minaré, brancardier divisionnaire, mort à l'hôpital de la Croix-Rouge de Francheville (Rhône), le 22 juillet, âgé de 33 ans, fils du grand éditeur catholique de Lyon;

— De M. Georges Gaulhier, décédé en son domicile, 18, rue Montalivet;

— De Mme Manuel Fernandez, décédée à Nérès-les-Bains;

— De Mlle Suzanne Legay, fille de M. Legay, ingénieur en chef des ponts et chaussées, décédée à Moulins.

Pour les naissances, mariages, nécrologies, s'adresser à l'Office des Publications, 21, boulevard Poissonnière, Paris. Téléphone Central 52-44 — 9 à 6 h. Tarif spécial pour nos abonnés.

ABONNEMENTS DE SAISON

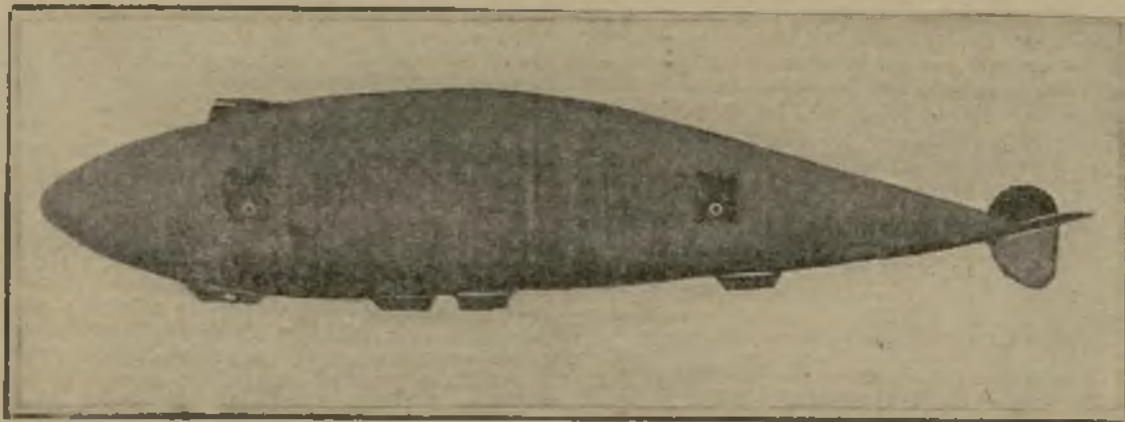
Afin d'éviter à nos lecteurs les inconvénients qu'ils pourraient rencontrer pour se procurer EXCELSIOR dans certaines localités, nous avons créé des abonnements de saison au tarif suivant:

	FRANCE	ETRANGER
1 semaine.....	1 fr.	2 fr.
15 jours.....	1 75	3 50
1 mois.....	3 50	7 fr.

Dans l'impossibilité de faire recouvrer ces sommes, nous prions nos souscripteurs de vouloir bien accompagner leur demande du montant de leur abonnement.

LA GUERRE SCIENTIFIQUE

La flotte aérienne des Allemands



Type de zeppelin dernier modèle

Les Allemands, impuissants à remporter le grand succès naval dont ils avaient espéré un moment claironner l'annonce à tous les coins du monde, cherchent dans les airs, à tout prix, une revanche de leur ridicule déconvenue.

Mais, cette fois, pour être sûrs de vaincre, ils se sont attaqués à des adversaires sans défense. Les habitants d'innocentes villes d'Angleterre ont reçu les sinistres visites nocturnes de leurs zeppelins. Nos ennemis ont alors pu célébrer des victoires aussi cruelles qu'inutiles. Le monde n'y a vu qu'un chapitre de plus, ineffaçablement écrit au livre de leurs atrocités.

Bien avant la guerre les Allemands, dont les intentions alors soi-disant pacifiques étaient de celles qui pavent l'enfer, s'étaient mis avec acharnement à l'œuvre pour constituer une imposante flotte aérienne qui devait compléter leur armée et leur marine et former ainsi la trilogie guerrière de l'empire.

Le comte Zeppelin fut le grand instigateur de cette entreprise et Guillaume II l'encouragea par tous les moyens en son pouvoir. Les formidables croiseurs aériens flattaient son orgueil et celui de son peuple. Cette raison était plus que suffisante pour que la construction de la nouvelle flotte fût poussée avec une activité fébrile.

Deux mois avant le début des hostilités, au 1^{er} juin 1914, cette flotte comptait 14 dirigeables connus qui se décomposaient ainsi :

9 zeppelins, dont quelques-uns appartenant au type dénommé Schutte-Lang, construit à Rhein et qui différait du modèle classique en ce qu'il était d'une forme plus allongée, plus effilée, et possédait un cube d'air plus volumineux.

3 parsevals, ou ballons souples, assez identiques comme forme aux dirigeables des autres nations européennes.

2 semi-rigides.

Depuis la guerre, les chantiers allemands ne sortent plus pour ainsi dire que des zeppelins des types 1 et 2. Les types souples et semi-rigides semblent avoir été condamnés par nos ennemis, qui les trouvent trop peu maniables et trop fragiles.

La construction des dirigeables se poursuit d'ailleurs avec une activité fiévreuse. L'Allemagne a augmenté le nombre de ses ateliers. Elle est actuellement à la tête de quatre usines à zeppelins. La première en date et la plus célèbre aussi est celle édifiée à Friedrichshafen, sur les bords du lac de Constance. Les trois autres usines s'élèvent respectivement à Mannheim, Berlin et Potsdam. Mais c'est la ville qui s'étale à la frontière suisse qui est le vrai centre d'études pour la mise au point et l'amélioration des appareils aériens du comte Zeppelin. C'est de cet endroit que s'élancent tous les nouveaux modèles.

Des légendes circulent même au sujet des chantiers de Friedrichshafen qui feraient preuve d'une force de fabrication vraiment miraculeuse. Les zeppelins en sortiraient comme les petits pains sortent tout chauds du four. Ils seraient capables de monter un dirigeable en dix jours. En réalité il leur faut quarante jours. Ce qui a pu créer cette illusion c'est que les Allemands fabriquent leurs ballons en séries ; ils peuvent ainsi en produire simultanément environ cinq tous les deux mois.

Le pouvoir surnaturel des ateliers de Friedrichshafen n'est donc qu'une fable inventée par nos ennemis, mais qui flatte leur colossal amour-propre. Ce qui est vrai c'est qu'ils mettent constamment de nouveaux types à l'étude, ainsi qu'en témoigne un zeppelin qui a évolué pour la première fois le 28 mai de cette année sur le lac de Constance, au grand étonnement des Suisses.

C'est un monstre aérien qui vaut qu'on le considère un moment et que l'on dissèque tout au moins rapidement sa gigantesque anatomie. Il affecte la forme symbolique d'un requin.

Ce dirigeable qui est un véritable paquebot

aérien mesure 240 mètres de longueur. Son déplacement le plus considérable ne comptait que 168 mètres. Il a une capacité de 54 000 mc. Le précédent modèle ne cubait que de 19 à 20,000 mc. Il est donc presque plus colossal que le plus grand des paquebots. On peut se faire une idée de sa taille en imaginant un superdreadnought suspendu dans les airs.

Il emporte un arsenal complet composé de mitrailleuses, de torpilles aériennes et de nombreuses bombes qui sont réparties dans deux nacelles.

Ces nacelles auxquelles les Allemands ont essayé de donner une forme élégante sont fortement cuirassées. Elles sont aménagées pour résister au choc des projectiles et assurer une protection efficace aux personnes et aux engins qui y sont abrités. Il y a deux grandes et deux petites nacelles : les premières disposées à l'avant et à l'arrière, les secondes au milieu. La nacelle avant très longue, s'étend jusque vers la proue, celle d'arrière également très allongée atteint presque la poupe. Celles du milieu sont très rapprochées l'une de l'autre.

Les communications entre ces différentes nacelles sont assurées par un couloir aménagé à l'intérieur du ballon et aboutissant à des escaliers qui descendent dans chacune d'elles.

L'intérieur de ce dirigeable est divisé en 24 cellules qui renferment, on le sait, autant de bal-



Inclinaison que prend un zeppelin pour attaquer une unité navale.

lonnets d'étoffe contenant de l'hydrogène. Le superzeppelin, qui était pourtant déjà d'une belle dimension, n'était cloisonné qu'en 17 compartiments.

A l'avant et à l'arrière de ce dirigeable, on peut aisément distinguer deux larges surfaces de couleur foncée. Ce ne sont autres que des niches qui logent des plates-formes pour canon et mitrailleuse. Le zeppelin géant devient ainsi un engin offensif et défensif redoutable puisqu'il est ca-

pable de s'attaquer à l'artillerie et de lutter contre elle. Au-dessus de la proue est aussi disposée une plate-forme qui reçoit également un canon et une mitrailleuse afin de disperser les escadrilles adverses qui tenteraient de l'envelopper.

Les moteurs sont établis dans les petites nacelles accrochées à la partie médiane de la quille du ballon. Ils développent une puissance de 3.000 à 1.000 HP. Ils sont autrement forts que ceux du superzeppelin. On a pris soin de doubler chaque groupe moteur, afin de ne pas être surpris par une panne. Cette force motrice, relativement considérable, est susceptible d'imprimer à l'aéronef une vitesse moyenne de 100 kilomètres à l'heure, qui apparaît comme formidable, étant donné le poids extraordinaire soulevé dans les airs.

L'équipage se compose de trente à quarante hommes. On peut donc bien qualifier ce dirigeable de navire aérien. Les mécaniciens se tiennent dans les deux nacelles médianes. Le personnel de combat — ou, mieux, de « bombardement » — prend place à l'avant et à l'arrière dans les nacelles qui renferment des bombes explosives de 100 kilogrammes, les bombes incendiaires chères aux Allemands, et des torpilles aériennes analogues à celles utilisées dans les tranchées et que l'équipage envoie sur les villes à l'aide d'un petit canon. Les torpilles à bord des dirigeables a fait l'objet d'études spéciales en Allemagne.

Ce ballon, malgré son poids énorme, s'élève rapidement. En peu de temps il est capable d'atteindre la hauteur de 4.000 mètres. Très maniable, il peut aisément virer de bord, grâce à un gouvernail qui, vu d'arrière, ressemble à une croix. Une complète évolution sur place ne lui demande pas même une demi-minute.

Il est susceptible de s'incliner à l'avant de 45° de marcher cependant suivant un axe horizontal pendant plusieurs kilomètres. Cette position a été spécialement étudiée afin de lui permettre d'attaquer les cuirassés. Peut-être un de ces dirigeables a-t-il pris part à la bataille navale du Jutland.

Ce monstre, malgré sa formidable apparence, a une constitution délicate. Il se détache facilement. Il ne diffère pas en cela des autres zeppelins. Aussi, à cause des pertes et des fréquentes réparations, les Allemands sont-ils obligés de construire deux zeppelins pour en avoir un de disponible.

Nos ennemis ont mis jusqu'au 1^{er} juillet 1916 9 zeppelins en chantier ; malgré cette activité, le nombre de ceux dont ils peuvent se servir actuellement ne dépasse pas 45.

Ce n'est pas encore avec leurs zeppelins, aussi nombreux en mettront-ils en ligne, que nos ennemis trouveront le moyen de franchir le cercle de feu où les enferment les Alliés et où, affolés comme le scorpion, ils finiront par se suicider.

LES DISTRIBUTIONS DE PRIX

AU LYCEE MICHELET

La distribution des prix du lycée Michelet, de Vanves, a été présidée par M. Calvet, proviseur, qui a prononcé le discours d'usage. Après avoir lu le « Livre d'or » et évoqué les morts tombés au champ d'honneur l'orateur a parlé de la vertu du renoncement — qui est peut-être de toutes la plus difficile à acquiescer — et il a donné l'exemple du poète Charles Dumas, qui est l'auteur d'un livre stoïque et prophétique : *Être solitaire*. Après un discours du professeur Pichon, la lecture du palmarès donna, parmi les plus souvent nommés, le nom de Robert de Wintler (prix Prioux), Lefebvre, Beltinger, Briol, André Perrée, Noël, Besson, etc.

A L'ECOLE COLBERT

La distribution des prix à l'école Colbert a eu lieu dans la salle des fêtes de la mairie, sous la présidence de M. Jules Fabre, avocat à la Cour d'appel et maire du huitième arrondissement. M. Malvoisin, professeur, prononça le discours d'usage.

M. Moireux, président de l'Association des anciens élèves, donna lecture de la liste des élèves tombés au champ d'honneur et de ceux qui ont été cités à l'ordre du jour.

Le prix Hersent a été attribué à M. Gaspard ; prix de l'Association des anciens élèves à MM. Camille, Cadilhac et Arend. Citons, parmi les plus souvent nommés : MM. Pied, Cammésasse, Chauvin, Davignac, Falgayrettes, Fraenkel, Jaujay, Audignoux, Châlain, etc.

A L'ECOLE DIDEROT

La distribution des prix aux élèves de l'école municipale professionnelle Diderot a eu lieu à l'école, sous la présidence de M. Fianrette, conseiller municipal.

Le prix d'honneur, offert par M. le ministre du Commerce, a été attribué à l'élève Duboz. Citons, parmi les élèves les plus souvent nommés : MM. Duboz, Vandenhede, Hans-Jacob, Boyer, Vanderschueren, Blanchet, Mirival, Carré, Courtin, Catoire, Poirier, Gros.

POUR RELIER "EXCELSIOR"

Nouveaux prix depuis janvier 1916

Notre reliure électrique, à nos bureaux...	3 fr. 25
Par poste, recommandé...	4 fr. »
Cartonnet élégant, à nos bureaux...	1 fr. 75
Par poste, recommandé...	2 fr. 30

LA VIE INTELLECTUELLE

Le "Livre du Souvenir"

Djà!

Djà, des historiens diligents rassemblent pour l'avenir les éléments essentiels de la vérité. Les uns nous confient les impressions qu'ils éprouvèrent aux jours les plus tragiques, et nous ne manquons pas de mémorialistes qui se sont contemplés eux-mêmes parmi les événements grandioses et ont pris des poses avantageuses pour la postérité. M. Paul Giniesty et M. Arsène Alexandre ne sont point les juges des hommes; ils sont les observateurs des choses. Ils viennent d'écrire les mémoires des cités meurtries et des villages ruinés. Ils ont parcouru les fronts de bataille et ils ont noté un à un les désastres des monuments. Mais ils n'ont point fait leur ouvrage uniquement pour souligner et condamner la barbarie guerrière qui s'attaque complaisamment aux chefs-d'œuvre de l'architecture. Certes, ils parlent pieusement des beautés, mortes aujourd'hui, des cathédrales ou des châteaux anciens ou des vieilles demeures. Leur piété, du moins, est active. Elle n'est pas indifférente aux événements de demain; elle ne veut pas ignorer les curiosités, d'ailleurs sympathiques, que tant de dévastations vont susciter. Et leur piété devient le guide de ces curiosités.

Où, il est certain que, la guerre finie, des pèlerinages innombrables s'accompliront sur les champs de combat, dans les cités, dans les bourgs où l'ennemi exerça ses ravages. Ils s'élèveront partout où il y eut de la souffrance française et où se dépensa de l'héroïsme français. M. Paul Giniesty et M. Arsène Alexandre ont travaillé pour la foule des pèlerins.

Ils ont travaillé avec une élégance facile de bons écrivains. Ils sont émus, certes, mais ils ne prennent pas le ton patriotique. Ils n'exhalent même pas à chaque tournant de phrase de colère vengeresse. Leur patriotisme, leur indignation, leur douleur, nous les devinons incessamment. Mais ils ne s'expriment point avec beaucoup d'éclat. Les auteurs du *Livre du Souvenir* sont surtout désireux d'instruire ou, plus simplement, d'informer avec précision. Sans doute, à l'aide de récits recueillis sur place de la bouche même de ceux qui étaient là aux moments critiques, nos auteurs rappellent les misères subies, les injustes martyres imposés par les envahisseurs, et ils pensent bien que dans le silence revenu sur les grandes plaines naguère bouleversées leur livre éveillera la grande voix des morts et dira leurs actes sublimes, évoquera la constance et la foi des combattants et saluera leur gloire aux jours d'épopée. Mais M. Giniesty et M. Arsène Alexandre ne sont ni des orateurs, ni des prophètes; ils sont, au contraire, volontiers des censeurs avisés et des hommes de goût. Écoutez-les, abondants et discrets.

Ils vont de Meaux à Coulommiers et à Château-Thierry, de Senlis à Nantouillet-Haudouin, à Soissons et à Reims, et ils savent presque tout des pays qu'ils traversent; et leur émotion ne leur fait point perdre une anecdote.

Ils sont même très habiles à rendre intéressant pour le pèlerin ce qui est négligeable. Or, elle est presque négligeable la petite ville de Claye, sur la route de Paris à Metz, à 15 kilomètres de Meaux. Cependant, Claye est, dans cette direction, le point le plus rapproché de Paris où apparurent les Allemands. Ne l'oublions pas : c'était dans la matinée du 3 septembre 1914. Quelques ultimes à bicyclette débouchèrent tout à coup, s'arrêtant au pont de la Poterie, à 500 mètres de Claye. Ils firent d'ailleurs demi-tour bientôt. Mais, dans l'après-midi, une patrouille de cavalerie allemande s'aventura jusqu'à 1.500 mètres de Claye dans la plaine; mais point d'engagement. Claye, où l'on se battit en 1814, entendit seulement en 1914 le canon et la fusillade... Et voilà! Mais, est-ce tout? Et ne peut-on s'attarder à Claye un instant de plus quand on est pèlerin de champs de bataille? Voici le petit fait exceptionnel et qu'on retient : c'est de Claye que le général Maunoury data sa proclamation fameuse à ses troupes qui, pendant les journées de septembre, avaient brisé l'effort de douze divisions de l'armée de von Kluck et les avaient rejetées jusqu'à l'Oureq : « La lutte a été dure; les pertes par le feu, les fatigues dues à la privation de sommeil et parfois de nourriture, ont dépassé tout ce qu'on pouvait imaginer. Vous avez tout supporté avec une vaillance, une fermeté et une endurance que les mois sont impuissants à glorifier comme elles le méritent. » Cela suffit. Maintenant, Claye, la petite ville presque négligeable de Claye, sur la route de Paris à Metz, à 15 kilomètres de Meaux, est située dans l'histoire. Son nom reste attaché à votre souvenir et vous savez pourquoi.

Et justement, l'adresse, l'art de MM. Paul Giniesty et Arsène Alexandre, j'allais dire l'agrément. Le charme — charme grave, bien entendu — de leur livre est de donner sur chaque ville ou sur chaque village le détail le plus pittoresque ou le plus caractéristique, celui qui, désormais, se retrouvera nécessairement dans toutes les conversations...

Et puis, dans tous ces deuils d'une guerre effroyable, ils savent évoquer les deuils ou les gloires des guerres d'autrefois, et même, d'aventure, les incidents aimables des années paisibles.

Soissons n'est pas simplement pour eux la cité qui subit un bombardement peu commun et dont les habitants montrèrent au grand courage : c'est la ville dont

le nom reparait souvent au cours des siècles de la vie française. Il faut donc que de cette vie tout revive lorsqu'on cite le nom de Soissons. Évoquez, s'il vous plaît, ses aspects d'avant la guerre; les alentours de la cathédrale (Saint-Gervais et Saint-Protas) avaient, avec la place plantée d'arbres où abritaient, à l'ombre de la haute tour de l'église, de petites rues silencieuses, une douce physionomie provinciale; et le passé semblait s'y prolonger tout naturellement.

Ce passé, non moins naturellement, M. Giniesty et M. Alexandre le racontent. Et ils n'omettent pas tel incident où se joua l'impétueuse fantaisie d'Alexandre Dumas. Car Alexandre Dumas — mais parfaitement! — en 1830 conquiert Soissons presque à lui seul et y remplace le drapeau blanc par le drapeau tricolore. Après les « trois glorieuses », la poudre manquait à Paris. Que Charles X, au lieu de gagner Cherbourg, fit appel aux forces royalistes, on n'avait pas de munitions pour leur répondre. Alexandre Dumas savait qu'il existait un dépôt de poudre à Soissons. Il s'offrit pour aller chercher la poudre. D'abord, La Fayette et le général Girard ne prirent pas très au sérieux cette proposition. Mais comment résister à la fougue d'Alexandre Dumas! A Soissons même personne n'y songea. Et Alexandre Dumas rapporta la poudre — qui ne fut pas employée. Mais quel joli récit de cette expédition héroïque et comique il fait dans ses *Mémoires*!

Eh quoi! Alexandre Dumas, jovial et tréulent, peut-il intervenir aujourd'hui, alors que nous circulons avec mélancolie dans Soissons bombardée alors que nous saluons les tombes de nos soldats au long des routes, que déjà nous apercevons de loin la cathédrale martyre de Reims, alors que nous faisons enfin le plus émouvant pèlerinage... C'est ainsi que M. Paul Giniesty et M. Arsène Alexandre peuvent éclairer de détails souriants tant de pages de tristesse. Et le sourire n'est pas déplacé; car ces guides sont des raseurs pleins de tact et de convenance.

J. Ernest-Charles.

NOUVELLES PARLEMENTAIRES

Le contrôle aux armées

La commission d'hygiène de la Chambre a décidé, hier, de conserver son organisation actuelle pour le contrôle à l'intérieur et aux armées. Elle a désigné comme rapporteurs spéciaux : MM. Charles Bernard, Gabriel Maunoury, Guiraud, Vincent et Schmidt.

Chez soi

Rien n'est plus séyant pour rester chez soi que ces petits vêtements flous qui donnent à la ligne une note imprécise et souple. Autant la toilette sobre et un peu sèche est jolie dehors, autant elle paraît sans élégance dans le cadre de l'appartement. Si l'on ne veut point changer de robe en rentrant à l'heure du déjeuner on passe sur sa chemisette un petit vêtement comme celui-ci. Il peut être fait avec deux grands carrés, mouchoirs ou châles en coton, soie, ou laine ou, plus facilement, avec un crêpe de Chine bleu faïence imprimé de fleurettes. Sans manches il a de larges emmanchures tombantes ourlées d'un jour à la main, comme du reste le tour de ce petit vêtement ample et vague. Pour rester au jardin ou en apprécier également la tiède chaleur en réservant les vêtements de tricot pour les jours frais et humides.

Jeanne Farmant.



Vêtement d'intérieur en crêpe de Chine bleu.



PHOTOGRAPHES

Adressez toutes vos photographies, non seulement sur la guerre, mais encore sur les événements d'actualité, les cérémonies et manifestations diverses

EXCELSIOR

qui vous les rétribuera

Petite gazette de la Comédie

La Comédie-Française pendant la seconde année de guerre (2 août 1915-2 août 1916)

Pendant cette période la Comédie a ouvert ses portes au public du mercredi 1^{er} septembre 1915 au dimanche 30 juillet 1916.

Durant ces onze mois, elle a donné 393 représentations : 282 soirées et 11 matinées, sans compter 7 matinées à bénéfice.

Elle a fait relâche 52 soirs : tous les lundis, sauf les lundis de Pâques et de la Pentecôte; le jour des morts; les soirs des obsèques de Paul Hervieu et de Mounet-Sully; les trois derniers jours de la semaine sainte; enfin, le soir du 14 juillet.

Elle a représenté 100 pièces formant ensemble 265 actes : 44 pièces en vers formant 118 actes, et 56 pièces en prose formant 147 actes.

Voici les noms des auteurs et les titres des ouvrages; le chiffre suivant le titre de la pièce indique le nombre d'actes; celui qui est entre parenthèses le nombre des représentations :

CORNEILLE. — *Le Cid*, 5 (5); *Horace*, 5 (7); *Polyeucte*, 5 (5); *Nicomède*, 5 (1); *Le Menteur*, 5 (1).
CORNEILLE et MOLIÈRE. — *Psyché* (fragments) (1).
RACINE. — *Andromaque*, 5 (9); *Britannicus*, 5 (18); *Bérénice*, 5 (7); *Phèdre*, 5 (3); *Les Plaideurs*, 3 (3).
MOLIÈRE. — *L'Étourdi*, 5 (1); *Le Dépit amoureux*, 2 (4); *Le Misanthrope*, 5 (4); *Tartuffe*, 5 (5); *George Dandin*, 3 (3); *Les Précieuses ridicules*, 1 (5); *Les Femmes savantes*, 5 (2); *Le Mariage forcé*, 1 (1); *Le Médecin malgré lui*, 3 (3); *Le Malade imaginaire*, 3 (6).
MARIVAUX. — *Le Jeu de l'amour et du hasard*, 3 (9).
BEAUMARCHAIS. — *Le Barbier de Séville*, 3 (7); *Le Mariage de Figaro*, 5 (1).
L'FLORIAN. — *La Bonne Mère*, 1 (3).
SOPHOCLE. — Adapt. A. Poizat : *Electre*, 3 (1).
SHAKESPEARE. — Adapt. A. de Vigny : *Shylock*, 4^e acte (5); adapt. P. Delaire : *La Mégère apprivoisée*, 1^{er} acte (12); adapt. A. Dumas père : *Hamlet* (fragm.) (2); adapt. J. Richelin : *Macbeth* (fragm.) (2).
VICTOR HUGO. — *Luy Hlas*, 5^e acte (3); *Marion de Lorme*, 5^e acte (3); *Poésies*.
ALFRED DE MUSSAT. — *Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée*, 1 (2); *Les Caprices de Marianne*, 2 (5); *Il ne faut jurer de rien*, 3 (8); *En Caprice*, 1 (6); *On ne badine pas avec l'amour*, 3 (4); *A quoi rêvent les jeunes filles* (fragm.) (8); *La Nuit d'octobre*, 1 (4); *La Nuit d'août*, 1 (1).
PONSARD. — *Horace et Lydie*, 1 (3).
ALEXANDRE DUMAS père. — *Mademoiselle de Belle-Isle*, 5 (4); *Les Demoiselles de Saint-Cyr*, 1 (2).
EMILE AUGIER. — *L'Aventurière*, 1 (8).
EMILE AUGIER et JULES SANDAUF. — *Le Gendre de M. Poirier*, 4 (10).
JULES SANDAUF. — *Mademoiselle de La Seiglière*, 4 (12).
SCRIBE. — *Une Chaine*, 5 (8).
LABICHE et E. MARTIN. — *Le Voyage de M. Perichon*, 4 (8).
VICTORIEUX SARDOU. — *Patrie*, 5 (5).
THÉODORE DE BANVILLE. — *Société et sa femme*, 1 (5); *Gringolre*, 1 (5); *Le Bolser*, 1 (1).
ALEXANDRE DUMAS fils. — *Une Visite de noces*, 1 (1); *Le Demi-Monde*, 5 (11); *La Princesse Georges*, 3 (7); *L'Ami des Femmes*, 5 (15).
H. MERGER. — *Le Bonhomme Jadis*, 1 (1).
H. MERGER et L. HALÉVY. — *L'Été de la Saint-Martin*, 1 (3); *Les Riebles de Pauvreté*, 1 (7).
FRANÇOIS COPPÉE. — *Le Luthier de Crémone*, 1 (6); *Pour la Couronne*, 5 (11); *Le Passant*, 1 (3).
ERCKMANN-CHATRIAN. — *L'Ami Fritz*, 3 (9); *Les Ranzan*, 1 (12).
EDOARD PAILLERON. — *Le Monde où l'on s'ennuie*, 3 (14); *L'Étrange*, 1 (2).
H. BECQUE. — *Les Honnêtes Femmes*, 1 (1).
JULES BERNARD. — *Poll de Charlotte*, 1 (5).
ANDRÉ THEURIET. — *Jean-Marie*, 1 (3).
A. SAMAIN. — *Polyphème*, 2 (3).
HENRI DE BERNIER. — *La Fille de Roland*, 4 (3).
EUGÈNE MANUEL. — *Les Amoureux*, 1 (1).
E. BERGERAT. — *La Fontaine de Jouvence*, 2 (2).
PAUL HERNIVÉ. — *Les Tenuilles*, 3 (6); *L'Enigme*, 2 (11); *Le Dédale*, 5 (13).
HENRI LAVEDAN. — *Le Duel*, 3 (20); *Le Marquis de Priola*, 3 (11).
OCTAVE MIRBEAU. — *Les Affaires sont les affaires*, 3 (8).
EUGÈNE BRIEUX. — *Blanchette*, 3 (6).
H. BATAILLE. — *La Marche Nuptiale*, 4 (28).
COUETELINE. — *Houbourache*, 2 (3); *La Patz chez sol*, 1 (4).
JEAN AICARD. — *Le Père Lebonnard*, 1 (3).
F. DE CUREL. — *La Nouvelle Idole*, 3 (5); *La Fligéante*, 3 (10).
JEAN RICHEPIN. — *Le Filibustier*, 3 (3).
ANDRÉ RIVIERRE. — *Il était une bergère*, 1 (2); *L'Humble Offrande*, 1 (9).
RENÉ FAUCHAIS. — *La Veillée des armes*, 1 (3); *L'Augusta*, 1 (9).
R. DE FLERS et A. DE CAILLAVET. — *Primerose*, 3 (18); *Venise*, 1 (1).
EMILE MOREAU. — *Cornille et Richelieu*, 1 (1).
P. PRONDAIRE, d'après MAURICE BARRÈS. — *Colette Baudouin*, 3 (2).
ADRIEN BERTRAND et DE BAR. — *La Première Bérénice*, 1 (8).
TRISTAN BERNARD. — *L'Anglais tel qu'on le parle*, 1 (17).
A. ADERER. — *Le Mariage du Roche*, 1 (2).
P. WOLFE. — *Les Deux Gloires*, 1 (5).
J. TRUFFIER et O. BERR, d'après CERVANTES. — *Les Disputes de la Saint-Jean*, 1 (3).

Dans ma prochaine note j'établirai une comparaison entre les travaux de la Maison de Molière pendant la première et la seconde année de guerre, puis avec une année normale, et je relaterai le labeur des comédiens

Emile Mas.

THÉÂTRES

Mme Sarah Bernhardt à Paris. — La grande tragédienne, qui était depuis un mois à Saint-Raphaël, a quitté cette villégiature pour rentrer à Paris. Au nombre de ses projets les plus immédiats figure un nouveau voyage en Angleterre, où la réclamation de fervents admirateurs et un public enthousiaste.

Aux Bouffes-Parisiens. — Cette scène capitale devant la chaleur, et les deux dernières de *La Farce du poirier* seront données demain, en matinée et en soirée.

A la Renaissance. — M. Danaudier et Fenot, directeurs intermédiaires du théâtre de la Renaissance, annoncent leur intention de conserver cette scène jusqu'au 8 décembre prochain et de rester ainsi dans les termes du contrat de location qu'ils ont signé avec la Société Jacques Nichepin et Cie.

Au Théâtre Antique d'Orange. — La représentation qui sera donnée demain dimanche, à 4 h. 3/4, au Théâtre Antique d'Orange, et au profit exclusif des œuvres de guerre, s'annonce comme un très gros succès.

L'art lyrique et l'art dramatique alternent heureusement avec Phédre, une magistrale ouverture de Massenet; le Poète et la Guerre, œuvre inédite et poignante de Mme Hélène Plard; *Pallas-Athéné*, poème symphonique qui fut spécialement écrit par le maître Saint-Saëns pour le Théâtre d'Orange et la Provence; *Andromaque*, la plus tragique des œuvres de Racine qui, de suite, avec des qualités différentes, désignait son auteur pour recueillir avec éclat la lourde succession de Corneille.

Ajoutons que M. Dallmeyer, sous-secrétaire d'Etat des Beaux-Arts, assistera à cette représentation, accompagné de M. Paul Léon, son chef de cabinet, directeur des monuments historiques.

Le théâtre au front. — Il y aura demain dimanche, au château du comte de Montesquiou, dans les ruines de l'Abbaye de Longpont (Aisne), une grande et, bien entendu, exceptionnelle matinée-concert organisée par les sœurs des Compagnies 5/7 T et 5/8 T du génie, au bénéfice d'hôpitaux de blessés militaires et du Foyer du Blessé. Le programme sera interprété par des artistes de l'Opéra, de l'Opéra-Comique et des principales scènes parisiennes. On jouera *le Réve du soldat*, de Mme Vauthier (scène et ballet), et la musique du 420^e d'infanterie prêtera son concours.

Un train spécial partira de Paris à 9 h. 50 (gare du Nord) avec correspondance à Villers-Cotterêts.

Distribution de prix. — La distribution des prix du Conservatoire populaire gratuit et mixte de chant, dont Mlle Marguerite Vincé, de l'Opéra, est la dévouée directrice, aura lieu ce soir, à 8 heures, dans la grande salle des Fêtes de la mairie de l'Hôtel de Ville (place Raudouy).

M. Feodoroff, de l'Opéra; M. Lucazeau, de l'Opéra-Comique; M. Candela, premier violon de l'Opéra; Mme Ferrer, et les classes d'élèves exécuteront les hymnes des Alliés; Mlle Marguerite Vincé chantera la Marseillaise.

SAMEDI 5 AOUT

Comédie-Française. — Clôture (réouverture le 1^{er} septembre).

Opéra-Comique. — A 7 h. 45, *Madame Sans-Gêne*; ballet de *Lakmé*.

Albion. — A 8 h. 30, *Louise* (dernière demain soir).

Apollon. — A 8 h. 15, *Femmes de France*.

Bouffes-Parisiens. — A 8 h. 30, *La Farce du poirier*, le *Pollu*.

Grand-Guignol. — A 8 h. 30, *Une partie de manille*. *Prisonnier des Hommes bleus*, etc. (Matinée mercredi et dim.)

Gymnase. — Relâche.

Théâtre Marigny. — A 8 h. 40, *les Saschoff-Rourol*.

Nouvel-Ambigu. — A 8 h. 15, *le Chemineau* (relâche lundi et vendredi).

Porte-Saint-Martin. — A 8 h. 15, *la Flamée*.

Palais-Royal. — A 8 h. 30, *la Cagnotte*.

Renaissance. — A 8 h. 10, *l'Hôtel du Libre Echange*.

Trianon-Lyrique. — A 8 h. 15, *les 28 jours de Clairette*.

Variétés. — A 8 h. 30, *la Revue et l'Ecole du Piston*.

Vauvilliers. — *Le Maroc pendant la guerre*, *la Guerre orientale*, etc. Tous les jours, matinée à 2 h. 30, soirée à 8 h. 30.

MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Omnia-Palé. — *Ambition*; *Une femme a osé* (drame); 4^e série de *la Bataille de la Somme*.

Folies-Dramatiques-Cinéma. — Tous les jours, mat. et soir. Trois heures de spectacle incomparable. Grand orchestre.

LES SPORTS

CYCLISME

L'U.V.F. à Lyon. — Le Comité lyonnais de l'U.V.F. a élaboré pour demain un programme d'épreuves intéressantes, disputées par des vedettes. Le clou de la réunion sera un match de demi-fond derrière motos, entre Guiraud, champion lyonnais, et Michiels, champion parisien indépendant. La seconde épreuve sera le Grand Prix des Alliés (vitesse), pour laquelle sont engagés treize coureurs de grande classe : Rousseau, champion parisien; Quissard, champion parisien de vitesse; Rélemps, de Dijon; Michiels, de Paris; Casas, de Lyon; Seydoux, Luguel, de Paris; Druz, de Paris; Gioeca, Bertrand, Aumaréchal, Chalbon, Genoux, Lyonnais et régionaux.

NATATION

U.S.F.S.A. — La quatrième journée des Critériums se disputera demain matin, à partir de 9 heures, aux Bains Deligny. Au programme : 200 mètres handicap, ouvert à tous les nageurs sans distinction de catégorie y compris les scolaires; 1 000 mètres critérium; plongeon critérium; water-polo. Engagements reçus jusqu'à demain matin, 9 heures, aux Bains Deligny.

Club des Nageurs de Paris et « Les Mouettes ». — Nos deux plus anciens clubs de natation tiendront tous les dimanches deux réunions sportives : la première, de 9 à 11 heures, au Bain des Familles, à Charenton, et la seconde, l'après-midi, de 3 à 5 heures, 62, quai du Petit-Parc, au Parc-Saint-Maur.

EXPLOSION DANS UNE USINE

Hier matin, à 8 h. 1/2, une explosion s'est produite dans l'usine Giril, boulevard Victor, près de la porte de Versailles, causant une vive émotion dans le quartier.

Un fût de carbure ayant été accidentellement posé dans une cuve d'eau, il se produisit un fort et rapide dégagement d'acétylène qui s'enflamma. Un mur s'écroula et quantité de vitres furent brisées.

Il fut couru vers l'usine, mais les blessés furent peu nombreux. Cet accident n'entraînera aucun chômage dans l'usine.

EMPLOYÉ INDÉLICAT

Sur mandat du Parquet de Lyon, M. Tanguy, commis-aide à la police judiciaire, a arrêté hier soir, dans un hôtel de la rue de Châlons, un jeune homme, nommé Louis Chapuis, âgé de vingt-quatre ans, comptable dans une grande maison de nouveautés de Lyon, qui s'était enfui de cette ville en emportant 6 000 francs à son patron. Sur le voleur, on a retrouvé une somme de 4 000 francs. Louis Chapuis a été écroué au Dépôt.

BULLETIN COMMERCIAL ET INDUSTRIEL

du 4 Août 1916

Le beau temps fait désertir de bonne heure notre Bourse de Commerce, malgré la fraîcheur relative qui existe dans les locaux du Syndicat général et dans les bureaux particuliers. Il n'est guère question d'affaires, mais on discute toujours sur les sujets de règlements dont il a été question hier dans une réunion générale. Les cours restent faiblement soutenus sur tous les Grains et les acheteurs font défaut.

Rente de fin, 133 francs.
Le Journal officiel vient de publier le décret fixant le prix maximum à la consommation de l'Avoine noire

ou grise, de l'avoine blanche et des sarrasins et issues savoir : 1^o Le prix du son livré au moulin ne pourra pas dépasser 18 francs les 100 kilos. Ce prix pourra être majoré des sommes représentatives : 1^o Des frais de transport, de camionnage du moulin à la consommation, de manutention et des autres frais; 2^o de la rémunération des commerçants et des autres intermédiaires, sans que ces sommes puissent dépasser, en aucun cas, le chiffre de 1 fr. 50 par 100 kilos de son.

Un décret prohibe la sortie du *Tale*.
Il paraît que Marseille va pouvoir livrer les Sucres mis à la disposition des délégués de la Bourse. Reste à régler la question des transports.

La chaleur entrave l'expédition du *Suif indigène*, dont le cours, en hausse de 1 franc à 151 francs, est ferme. *Jus de bœuf* peu offert de 175 à 200 francs, suivant qualité. *Stéarine*, 210 à 245 francs; de distillation, de 225 à 230 francs. *Oldine*, 125 francs; de distillation, 110 francs.

Au dernier marché des Innocents, la *Pomme de terre nouvelle* était en baisse : la Bretagne cotée 20 à 25 francs, les provenances autour de Paris de 25 à 30 francs les 100 kilos.

Le Lyon, on signale la bonne tenue des Soies, et des ordres nombreux pour les étoffes, surtout sur les crêpes de Chine, crêpons, voiles, mousselines, taffetas cuits, etc. L'exportation des soieries françaises s'est élevée à 144.483.000 francs pour les quatre premiers mois de 1916, contre 95 millions en 1915 et 139 millions en 1914. Les prix de l'étoffe sont actuellement de 30 à 40 0/0 plus élevés qu'avant la guerre. Les achats de cocons sont à peu près terminés : en France, la récolte est la moitié d'une année normale; en Italie, dans l'ensemble, — de 20 0/0 inférieure à celle de 1915; la troisième récolte de Canton porte le total au même chiffre que l'an dernier; enfin, la récolte du Japon dépassera de 10 0/0 celle de 1915.

An Havre, le café est en reprise de 50 à 73 25.

New-York, sucre faible : disponible 6.14, sept. 4.52, décembre 4.32. Dans l'incendie qui vient d'éclater, on estime la perte à 30.000 tonnes de sucre brut et 10.000 tonnes de raffiné granulé.

Chicago, blé en baisse d'un point.

MÉTALUX A LONDRES

La tonne de 1.016 kilos : Cuivre Chili, disp. 107, liv. 3 mois 104; électrolytique, 127; étain, comptant 168, liv. 3 mois 169; plomb anglais, 78 1/2; zinc, comptant 44 1/2; argent, l'once 34 gr. 1.035 30 d. 7/8.

TOUT AUGMENTE...

sauf...

FEUILLETON D' « EXCELSIOR » DU 5 AOUT 1916

56

LA CAGE D'ACIER

Roman inédit

PAR

MAURICE LANDAY

CHAPITRE XXIX

Où la bocherie semble bien près de triompher grâce à la Main Jaune

Et Li-Pou-Fang, arrachant des mains de Pearson les papiers que celui-ci venait de prendre dans son coffre, les tendit à Widorski...

Widorski s'en saisit fébrilement, les palpa, les tourna, les retourna entre ses doigts tremblants...

Son regard s'arrêta longuement à l'endroit où sa signature et celle d'Argirh avaient été apposées... se trouvaient accolées...

C'était bien la sienne!

C'était bien celle d'Argirh!

Alors, avec une innocence déconcertante, il questionna :

— Ainsi, tu as réussi à lui arracher cette signature?

Li-Pou-Fang haussa les épaules...

Il décocha au bandit un regard de méprisante pitié.

Un sourire gouailleur au coin des lèvres, il laissa entendre d'une voix cruellement ironique :

Tous droits de reproduction, traduction, adaptation théâtrale et cinématographique rigoureusement réservés pour tous pays, y compris la Suède et la Norvège.

— Ne t'ai-je pas dit qu'Argirh était enfermé dans son laboratoire?...

— Certes!... Mais tu t'es rendu auprès de lui... et, sous la menace d'un revolver ou d'un poignard...

— Argirh n'est pas un lâche!... Aucune menace n'aurait eu raison de lui...

— Alors?...

— Alors, il a signé tout de même ou plutôt, un des nôtres a signé pour lui... Tout est simplifié.

— Ah! je comprends!... Merveilleux!... Kolossal!

— Dans huit jours, nous allons chercher les cadavres de James Perry et d'Argirh... nous les faisons disparaître... et alors, rien ne peut plus nous gêner...

— Que miss Edith!...

— Même pas elle!

— Comment cela?

— Miss Edith n'est plus de ce monde...

Widorski fit un bond en arrière...

Il trembla de la nuque aux talons, tremblement convulsif qui le secoua douloureusement...

Il machonna :

— Mais alors... Moi?... Mon fils?... Nos projets?...

— Ton fils est un traître qui nous aurait démasqués!...

Julius poussa un hurlement.

— Vous ne l'avez pas tué?...

— Non, rassure-toi... par pitié pour toi... Mais il méritait la mort...

Et Li-Pou-Fang conta par le détail tout ce qu'il savait des desseins de Jean, de ses démarches et de son entrevue avec Bradway.

Widorski hoqueta entre ses dents serrées :

— Ah! le sacrilège!... Ainsi donc, il en avait menti... Il l'aimait!...

— Et, par amour pour elle, il n'aurait pas hésité à nous trahir.

— Mais alors, s'il vit, il est toujours pour nous la plus terrible des menaces!

— Non, car Tchou a fait la nuit dans son esprit!

— La nuit... dans... Ah! Je comprends... Comme pour James Perry?

— Oui!...

— Mais Bradway?... Mais Esperance?...

— Tous deux domptés aussi... privés de la lumière de la mémoire!...

— John April?

— Inoffensif!...

Widorski s'éleva sur un fauteuil...

Révolté-il?...

N'était-ce pas un roman dont il tournait anxieusement les pages?

Était-ce possible qu'un homme, — et il pensait alors à Li-Pou-Fang — ait presque la puissance d'un dieu?

La nuit dans les esprits!...

Le maître de la vie de son prochain!... Li-Pou-Fang était cela! Il n'en pouvait douter... Alors, c'était, à n'importe quel prix, la victoire...

Le rêve de sa vie se réalisait!

Cette victoire certaine de ses amis, la sienne, insolente et complète, lui causaient une joie qui le fauchait littéralement.

Il ne pouvait croire à ce triomphe!

Était-ce possible?... Était-ce possible?... Était-ce possible?...

Il leva lentement les yeux sur Li-Pou-Fang qui le couvait du regard...

Et, tout de suite, il trembla!...

Cet homme à la face de sphinx lui fit peur!

Il restait annihilé, perdu de stupeur, devant ce monstre de puissance, de cruauté, d'ingéniosité...

Il se sentait devenir atome devant ce géant... entre les mains duquel il était à son tour...

Il récapitula :

Communiqués

La serviette du soldat, qui s'occupe du linge destiné au fonctionnement des bains-douches démontables, adresse un nouvel appel au public. Prière d'adresser les serviettes neuves ou en bon état 47, rue Pierre-Charron, et les sous-scriptions à la trésorière, 9, rue du Bois (16^e).

La Bourse de Paris

DU 4 AOÛT 1916

Les réalisations qui avaient quelque peu pesé hier dans le groupe industriel russe paraissent terminées, et c'est la hausse qui a prévalu dans la majorité des compartiments de la cote. Au parquet, parmi les fonds d'Etat, l'Extérieure espagnole continue à bénéficier plus particulièrement de ces bonnes dispositions quasi générales en s'avancant jusqu'à 436 francs. Les Russes restent bien tenus, et quant à nos rentes elles se retrouvent exactement à leur niveau de la veille.

Du côté des établissements de crédit, on note une avance de 95 francs sur la Banque de France à 5.200.

Grande Chemina française peu ou pas modifiée. Les lignes espagnoles accentuent leur reprise de la veille, le Nord-Espagne à 436, le Saragosse à 435.

Meilleure allure du Rio, qui passe de 1.793 à 1.750. En banque, on a traité la Malizor à 665, Toula à 1.197 et Sakou à 1.900.

COURS DES CHANGES

Londres, 28,12 1/2; Suisse, 111 1/2; Amsterdam, 244; Petrograd, 180; New-York, 590 1/2; Italie, 91 1/2; Barcelone, 399.

MESDAMES, avec le

ROSELILY
Poudre de Riz LIQUIDE

**Vous serez
toutes jolies
et toujours jeunes**

La Roselily, c'est votre BEAUTÉ PARFAITE.
Pharmacie DETCHÉPARE, à Biarritz.
L. FERRÉ, 27, Faub. Poissonnière, Paris.
Vente: Toutes Pharmacies, Magasins de Parfumeries.

APRÈS et ENTRE les REPAS

**PASTILLES
VICHY-ÉTAT**

HYGIÈNE de la BOUCHE et de l'ESTOMAC

Boîtes de 0^{fr}50 - 1^{fr} - 2^{fr} et 5^{fr}.

Pour assainir la bouche,
Raffermer les dents déchaussées,
Calmer les gencives douloureuses,

le **Coaltar Saponiné Le Beuf**
est un produit de premier choix.

Se méfier des imitations que le
succès de ce produit bien français a
fait naître.

DANS LES PHARMACIES

SAVON TRICAP

SANS RIVAL
POUR BLANCHIR et ADOUCIR LA PEAU

ACHETONS TRÈS CHER COMPTANT

TOUTES VOITURES ET CAMIONS

Paris-Province

100 Voitures récentes

A VENDRE

VENTES SPORTIVES, 15 Av. de la Révolte, NEUILLY-SUR-SEINE

Samaritaine
PARIS

Lundi 7 Août

**VENTE
APRÈS
INVENTAIRE
—
GRAND RABAIS**

Jusqu'au bout !

a dit l'immortel GALLIENI

LA VÉRITABLE

MODE FRANÇAISE

DE PARIS

luttera aussi jusqu'au bout

pour chasser de France les modes hanches qui s'y
étaient infiltrées sous un masque d'emprunt.
Aucun sacrifice ne coûtera à

La Véritable Mode Française de Paris

pour aboutir. Malgré la hausse du papier, ce numéro
contient deux suppléments absolument gratuits :

1^{er} Le patron découpé, taille 44, avec figurine,
plan et explication d'une ravissante jupe plissée,
dernier genre nouveau, d'une valeur de 2 fr. 50 ;

2^e Une ravissante toilette colorée, hors texte, sur
beau papier fort, pouvant servir d'attribution aux cou-
turières. Aucune publication similaire et même plus
éclatante ne donne semblables avantages. Ses 28 pages
de luxe sont illustrées de 120 modèles inédits, jolis,
élégants et du meilleur goût. 1 an, 6 fr. en France ;

10 fr. à l'étranger. Spécimen sur demande contre
0 fr. 60 adressés à M. THORVAL, gérant,
7, rue Lemaignan, Paris.

N. B. — Ce numéro est exceptionnel car
le grand choix de ses nouvelles toilettes,
dont les patrons sur mesures, en papier
fort ou en mousseline, indispensables
aux Dames comme aux Couturières,
seront exécutés dans les
48 heures de l'arrivée des
commandes.

CHEMIN DE FER D'ORLÉANS

Prorogation, jusqu'au 31 août 1916, des améliorations tem-
poraires récemment apportées au service Paris-Quai d'Or-
say-Chamblet-Neris (Neris-les-Bains).

Sur la demande de la clientèle fréquentant la station ther-
male de Neris-les-Bains, la Compagnie d'Orléans a décidé de
prolonger, jusqu'au 31 août 1916, la période d'admission des
voyageurs dans les trains partant respectivement de Mont-
luçon pour Chamblet-Neris à 14 h. 52, et de Chamblet-Neris
pour Montluçon à 12 h. 31.

Rappelons que les deux trains précités sont en corres-
pondance à Montluçon à l'aller avec l'express quittant Paris-
Quai d'Orsay à 8 h. 27, au retour avec l'express arrivant à
Paris-Quai d'Orsay à 19 h. 12.

Le service automobile reliant la gare de Chamblet-Neris à
la station thermale de Neris-les-Bains continuera à fonc-
tionner jusqu'au 30 septembre 1916 pour tous les trains ins-
crits au tableau de marche dont la circulation est prévue
jusqu'à la date précitée.

Nous rappelons à nos abonnés que toute demande de
changement d'adresse doit être accompagnée de la
dernière bande d'abonnement et de 54 centimes pour
tous frais. Il ne pourra être fait droit qu'aux demandes
présentées dans les conditions ci-dessus.

Imprimerie 19 rue d'Orléans, Paris. — Volumard.

Le gérant : VICTOR LAURENAT.

— Argirh, mort, ou bien près de mourir; Edith
morte; James Perry, mort... Les autres dormants...
Et moi... moi... triomphant!

Mais une dernière appréhension lui vint à l'es-
prit.

Alors, timidement, il questionna :

— N'aurions-nous pas bien fait de commencer
plus tôt cette campagne de presse?

— A quoi bon?

— Cette disparition subite d'Argirh l'aurait
rendue plus vraisemblable...

— Elle sera expliquée par une lettre autographe
de lui, publiée, demain matin, dans la *Charleston-
Gazette*.

Et Li-Pou-Fang tendit à son complice ce nou-
veau faux.

— Un s'ingratera de savoir où il est parti... La
presse américaine est toujours en éveil...

— Pour l'Europe... voici sa demande de places...
envoyée à toi... Il est parti ce soir sur un de tes
transports à destination du Japon...

— Avec sa fille?

— Et James Perry... le fiancé...

— Tout de même...

— N'est-ce pas son droit?

— La police...

— N'a rien à voir dans tout cela... Argirh est
libre de disposer de ses biens... et de sa person-
ne... et puis ne part-il pas terrorisé par les me-
naces de tes compatriotes? N'avons-nous pas,
pour fermer bien des bouches, le concours assuré
de l'attaché militaire allemand à Washington?

— Von Papen n'a rien à nous refuser...

— En levant les bras au ciel, Widorski s'écria :

— C'est trop beau!... c'est trop beau!... C'est le
triomphe de la cause de l'Empire!

Et son visage s'illumina de tous les feux de la
joie sauvage qui l'envahissait.

Mais, soudain, cette joie tomba d'un bloc...

Un manteau de glace se plaqua sur ses épaules...

Il balbutia :

— Et mon fils ?

— Eh bien quoi, ton fils ?

— Si l'âme Edith!... Ne cherchera-t-il pas à la
revoir ?

— Non; car, heureusement pour nous, son
amour s'est transformé en amitié amoureuse.

« Il ne tentera rien... Il apprendra le départ de
la jeune fille avec son fiancé... et sera heureux de
tout le bonheur dont il la croira entourée... »

— Oui... c'est un sentimental... Ah! celui-là n'a
rien trompé... Je le croyais un Widorski!... Mais,
patience... son tour viendra!

— Le plus tard possible... n'est-ce pas ?... Je
l'exige...

— Soit !

— Et maintenant, convenons de ce que tu vas
faire...

— Je suis à tes ordres... dispose de moi comme
tu l'entendras...

— Demain matin, accompagné des gens de jus-
tice, tu te présenteras aux portes des usines d'Ar-
girh-City...

— A quelle heure ?

— A huit heures...

— Après ?

— Tu feras valoir tes droits... et tu prendras
immédiatement en mains la direction des usines...

Widorski, lache, machonna :

— Vais-je oser ?

Li-Pou-Fang poursuivit :

— La première personne qui tu appelleras sera
John April...

— Je le redoute.

— Je te le défends... Tu ne te présenteras pas
à lui comme le vainqueur d'Argirh... Non... tu te
présenteras à lui comme le continuateur d'Argirh...
N'oublie pas que deux jours seulement nous sépa-
rent de l'arrivée des délégués des puissances al-
liées...

— Ceux-là sont à sacrifier !

— Pas du tout !

— Cependant tu en avais décidé ainsi...

— Il faut agir suivant la tournure que pren-
nent les événements...

— Alors ?

— Tu certifieras donc à John April que tu es
décidé à faire honneur aux engagements moraux
d'Argirh... malgré que cela te coûte beaucoup...

— Les hauts fourneaux éteints ?

— Tu les feras rallumer... c'est facile... grâce
aux dispositifs spéciaux dont ils sont munis...
Tu persuaderas April qu'en quelque sorte tu es
l'allié d'Argirh... l'allié secret... la réconciliation
avec lui n'en paraîtra que plus sincère...

— C'est profond et bien joué tout cela...

— Tu recevras les délégués des Alliés... Tu si-
gneras avec eux...

— Trahison !

— Non... patience... Laisse-moi te dire... Les
fournitures promises partiront d'Argirh City
mais n'arriveront point... à destination... Les sous-
marins de ton Maître veilleront...

— Kolossal !

— La flotte d'Argirh City sera au fond de l'eau
avant un mois... Par la suite, tu ne trouveras
plus de transports disposés à courir les mers pour
toi...

— Et la production métallurgique d'Argirh
City...

— Sera secrètement embarquée sur les trans-
ports des Comploirs du Sud à destination de l'Al-
lemagne !

— Li-Pou-Fang, tu es plus grand que notre kai-
ser !

La mandarin laissa errer un étrange sourire
sur ses lèvres.

— Ainsi donc, conclut-il, tu as bien compris ?

— Oui...

(A suivre.)

LE SPLENDIDE EFFORT DE NOS COLONIES



Notre domaine colonial est puissamment venu à notre aide, en nous fournissant des hommes et du matériel : des soldats, des ouvriers, ainsi que des matières de première nécessité.

Des centaines de milliers de soldats excellents ont renforcé nos armées. L'Algérie, le Maroc, le Sénégal ont particulièrement contribué à ce précieux effort, et la France leur en gardera une reconnaissance éternelle!

Dans nos usines, 15.000 Africains et 15.000 Annamites sont employés comme ouvriers; 15.000 autres Annamites servent comme infirmiers; il y a des Madécasses dans l'intendance, des Canaques dans les usines métallurgiques; des Kabyles s'utilisent comme agriculteurs émérites, et des Sénégalais comme marins et chauffeurs sur nos vaisseaux de commerce.

Nous empruntons à notre confrère du Journal, M. Jean Weber, les chiffres, cités dans notre dessin, qui donnent une idée juste de l'importance de la contribution coloniale, en outre des 600 millions souscrits à l'emprunt par l'ensemble de nos possessions mondiales.